



Sébastien JUNCA

L'Envers DU MONDE

La part des origines

L'ENVERS DU MONDE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de L'ARBRE D'OR :

- *Les Naufragés de Dieu*, 2008.
- *L'Envers du monde*, 2008.

Aux Éditions ÉDILIVRE :

- *De feu et de sang - Les charniers de lumière*, 2010.
- *Blessure d'étoile - La face cachée de l'évolution*, 2011.
- *Petit manuel de survie, de résistance et d'insoumission à l'usage de l'ouvrier moderne*, 2011.

Aux Éditions DEMOPOLIS :

- *Au cœur de la crise – Carnets ouvriers* (Préface de Gérard Mordillat), 2014.

En autoédition sur COOLLIBRI :

- *La Sensation du gouffre - Poèmes en prose et autres textes*, 2015.
- *Le Vouloir du Véridique - Carnets hygiéniques*, 2016.
- *Le Totem et l'atome - Introduction à la mécanique des dieux*, 2017.
- *Effondrement : une question de survie*, 2020.

Tous ces titres sont disponibles en autoédition
et au format papier sur le site
coollibri.com

Sébastien Junca

L'ENVERS DU MONDE

La part des origines

Dépôt légal : Août 2009
Contact : sebastienjunca@laposte.net
Page auteur sur : coolibri.com
ISBN : 978-2-8121-1158-7

*Impossible de penser à cette multiplicité
Sans être pris de vertige ;
Mais elle n'est que l'envers d'un indivisible.*

Henri Bergson,
Les deux sources de la morale et de la religion, 1932.

INTRODUCTION

À une époque où *science* rime avec *toute puissance*, ses applications directes sur la vie en société semblent vouloir prendre définitivement l'ascendant sur toute forme de spiritualité ou d'interrogation existentielle. Sommes-nous sur le point d'entrer dans un nouveau Moyen Âge où le plaisir immédiat serait la seule véritable foi qui vaille ?

La recherche scientifique est avant tout « recherche », et quand bien même son chemin soit jalonné de multiples découvertes, celles-ci n'en sont pas pour autant LA DÉCOUVERTE. Seul le véritable chercheur sait qu'il ne sait rien et que chacune de ses inventions soulève tour à tour une infinité de nouvelles questions qui la subdivisent. Comment hisser le citoyen ordinaire au niveau de cette connaissance-là ? Lui ne voit de la recherche que ses retombées immédiates. Lesquelles assureront, en plus de la fortune de quelques-uns, le financement dont la recherche ne peut se passer. Pourvu que cette dernière laisse tomber quelques restes monnayables de la table de dissection, et tout ira pour le mieux dans le meilleur

des mondes. Ce qui d'ores et déjà laisse présager un futur enfermement à double tour dans les ramifications et subdivisions infinies de la matière et de l'esprit.

Diviser pour mieux régner ! Tel est le mot d'ordre du cerveau. Et la science, tout autant que le langage, divise, fractionne, classe et inventorie à défaut d'inventer véritablement. Ainsi, quels progrès depuis deux mille ans en matière de sagesse et de connaissance ? Nous savons plus, mais nous ne savons pas mieux. L'étendue des connaissances ne sera jamais l'approfondissement de la connaissance. Et il le sera d'autant moins que l'homme continuera de descendre le long des parois de ce puits aux multiples galeries et qu'il en oubliera la claire lumière du jour.

Depuis des dizaines de millions d'années, nombre d'espèces ont su perdurer sans jamais être menacées par leur propre évolution et sans jamais menacer leur environnement. Elles ont su orienter leurs développements pour le bien et la sauvegarde de leur groupe avant leur bien propre. Aux dépens d'une conscience et d'une survie personnelles toutes illusoires, elles ont toujours œuvré pour une conscience et une survie collectives, bien réelles celles-ci. S'il n'est pas trop tard, il nous faut aujourd'hui réorienter nos priorités. Oublier que le *je* de notre conscience individuelle est un *je* de dupe et un *je* dangereux. Renoncer au moins partiellement à ce *je*-là donnerait un nouveau souffle à l'évolution humaine.

La nature depuis toujours, « sait » ce qu'elle fait. Si rien ne se fait par hasard, l'avènement de la conscience de soi et ses conséquences même les plus dramatiques à terme, sont les

étapes nécessaires dont l'évolution a besoin pour prendre un nouveau départ. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il faille faire preuve d'un fatalisme absolu en s'abandonnant confortablement au destin. Car l'évolution passe aussi par la volonté, même inconsciente, d'une minorité à vouloir changer les choses.

Pour paraphraser Archimède, il faut un point d'appui à l'univers pour relancer l'évolution sur le chemin qui est le sien depuis treize milliards d'années. Et ce point d'appui, nécessaire au levier du hasard, ou du destin, l'univers ne peut le trouver qu'au sein même du monde, dans ses replis les plus infimes. Dissimulé au cœur de ce qui se voit le moins, de ce qui semble toujours le plus faible et le plus insignifiant, il n'en est pas moins le plus dur et le plus apte à initier les changements les plus importants.

Il devient de plus en plus urgent de reconsidérer l'idée que nous nous faisons de la Liberté et de notre capacité à la satisfaire. Six milliards d'hommes avides de liberté individuelle ne peuvent pas impunément jouir et profiter de leur environnement comme bon leur semble. Nous ne pouvons pas, sous prétexte de liberté individuelle, réclamer chacun notre « droit à la planète », sans que cela ne nous conduise vers une catastrophe totale. Liberté de vouloir ! Liberté d'agir ! Nous n'avons que ces mots-là à la bouche et à l'esprit. N'oublions jamais que fondamentalement, MA LIBERTÉ S'ARRÊTE LÀ OÙ COMMENCE CELLE DE L'AUTRE. L'homme est un animal social, et son désir de liberté, qu'il ne faut pas confondre avec un besoin, doit immanquablement composer avec celui d'autrui.

À moins qu'il ne soit déjà trop tard, il est temps aujourd'hui d'ouvrir enfin les yeux : depuis trop longtemps hélas, nous avons sacrifié notre planète sur l'autel de notre sacro-sainte liberté individuelle, d'agir et de jouir ici et maintenant. Telle est aujourd'hui la seule forme de trinité qui trouve grâce à nos yeux aveuglés. Liberté individuelle et survie collective arrivent à un point où leurs routes aujourd'hui ne peuvent que se séparer. C'EST L'AVENIR DE L'INDIVIDU CONTRE CELUI DE L'ESPÈCE. La survie du groupe doit conditionner celle de l'individu et non le contraire. Enfin, à quoi servirait une liberté individuelle exacerbée si elle n'est là que pour nous asservir ? On ne peut Être et être libre, sachant qu'être libre serait de la véritable nature de l'Être, quand aujourd'hui être ne veut plus dire qu'exister.

EXISTER C'EST S'EXILER, se retrancher des origines, de l'Être. Être n'est pas agir. C'est tout son contraire. En acceptant d'Être, nous renonçons à cette liberté que nous prisons tant et qui n'est en fait que liberté d'agir, de satisfaire nos désirs. En renonçant à cette liberté-là, nous nous en libérons absolument.

La volonté étant la substance de la conscience individuelle, seule une volonté supérieure peut ramener la conscience à son essence. Or, quelle volonté est supérieure à toutes les autres, sinon celle qui consiste à renoncer à toute forme de volonté ?

Par l'acte d'invention et de création, les intuitions d'aujourd'hui ne sont-elles pas les servitudes de demain ? Nous leur assignons d'emblée des fins pratiques, utiles, et toujours dans le seul but d'agir et d'être, au sens où nous l'entendons, le réduisons : c'est à dire exister et désirer.

La véritable connaissance ne se trouve pas tant dans l'interprétation nécessairement erronée que nous donnons à l'intuition par la création, que dans le renoncement à toute création, à toute action sur le monde. Un renoncement à soi qui permettrait sans nul doute de mieux percevoir le message intuitif et peut-être originel dont la nature et ses prolongements humains sont depuis toujours les dépositaires. La Vérité est là, comme un lac susceptible à tout instant de nous renvoyer notre véritable image. Mais en nous y désaltérant, nous en agitions la surface et l'image se trouble. En acceptant, ne serait-ce qu'un instant, de voir au lieu de « boire », nous nous apercevions que ce n'est point d'eau dont nous avons soif. Or, nous voulons encore et toujours faire acte de création, croyant à chaque instant accomplir un pas décisif (ou de Sisyphe) vers la Vérité, vers la Connaissance. Mais nous reculons en croyant avancer, tout simplement parce que nous détournons notre regard. Chaque création, chaque invention nous éloigne à chaque fois un peu plus de la vérité, de la véritable *invention* : la découverte de soi ; l'invention de l'homme. L'univers et sa dynamique ne font ni plus ni moins que ce qu'ils ont fait au commencement des temps : ils créent, et en créant, ils se consomment. De toutes les inventions, fruits de géniales intuitions, nous avons toujours cherché à en retirer les applications possibles dont elles étaient porteuses, toujours pour le bien individuel, plus que les explications et les enseignements utiles à plus long terme, pour le bien collectif. En nous affranchissant de la nature, nous nous interdisons d'accéder au message intuitif dont elle est intrinsèquement

porteuse.

La maladie et la mort sont certes inacceptables. Mais elles ne le sont qu'au regard de l'individu car elles participent aujourd'hui à l'évolution de demain. Elles sont dans la continuité du principe même qui a contribué à la diversité et à la complexité amorcées dans les océans primitifs. Nous sélectionnons et interprétons la vie d'un point de vue affectif, autrement dit d'après les notions arbitraires car individuelles de « bien » et de « mal », de « plaisir » et de « souffrance ». Nous décidons au regard de l'« admissible » et de l'« inadmissible ». Mais ce ne sont là que les subdivisions symboliques que le langage a retirées des pulsions affectives individuelles et pour les ériger en *morale*. À l'échelle de l'évolution, la mort de l'individu contribue, comme ça l'a été dans les premiers temps, à la survie de l'espèce dont nous ne sommes qu'un jalon, non pas une finalité.

Le monde n'est que l'ombre de nous-mêmes après laquelle nous courrons. L'évolution n'est qu'une succession d'empreintes laissées *dans* et *par* la matière, formant ainsi la longue chaîne de nos infructueuses tentatives de reconquête.

S. J.

1. DE LA MATIÈRE

*Si rien ne meurt,
Comment est-ce que la forme peut mourir ?
Elle meurt en se référant à la matière,
Comme la matière fait référence à la forme.
Mais penser que la forme aussi bien que la matière
Peuvent aboutir au rien est impossible,
Parce que vers rien, rien ne va.
Devenir rien, c'est ne pas devenir,
C'est être éternel.*

Fernando Pessoa,
Le chemin du serpent.

La matière n'est crédible qu'en tant que représentation dont la « réalité » n'est qu'une tentative de réalisation directement associée à la conscience que nous en avons.

L'infini apparaît comme la limite de réalisation de la matière, du temps comme de l'espace. Eux-mêmes directement dépendants de notre propre limite à nous les représenter. Le monde n'est que ce que nous y mettons quand nous percevons : ni plus, ni moins que ce que nous sommes.

Les sciences et leurs applications semblent nous prouver quotidiennement que leurs innombrables découvertes et les lois mécanistes qu'elles en retirent correspondent et décrivent exactement la réalité observable. Cependant, les sciences tout comme la pensée se heurtent perpétuellement à l'idée d'infini. Il semble être la limite même du réel ; sa limite de réalisation ; son *défaut d'Être*.

Recourons un instant à la métaphore. Le cerveau humain, sommet apparent de la complexité, serait à la proue d'un navire ce que le neutrino ou toute autre particule élémentaire serait à sa poupe. Notre « matelot-physicien », ignorant l'existence de l'océan, est alors tenté d'extraire de chaque partie du navire (l'univers observable) des relations de cause à effet entre chacune d'entre elles. Puis des lois qu'il va ensuite ériger en un système apparemment complet, mécaniste et autonome. À l'issue de toutes ses observations, pour lui, tout est dit. Car tout ce qu'il a observé est quantifiable et mesurable. Il est ainsi parvenu à édifier un modèle de réalité qui se tient d'un bout à l'autre du navire (l'univers). Autrement dit depuis les particules élémentaires jusqu'au cerveau humain contemporain. Il est parvenu à tout lier de façon apparemment cohérente en éludant l'embarrassante question de l'infini. Ainsi, notre physicien peut tranquillement considérer le vaisseau de la réalité observable

comme un système isolé, fixe et réglé par des lois immuables. Mais il ignore que comme lui, le navire se déplace au sein d'un autre système plus vaste : l'océan infini. Dans le Livre VII de *La république* de Platon, les hommes enchaînés décrits par Socrate, prenant les ombres projetées sur la paroi de la caverne pour la réalité, n'auraient aucune difficulté à créer un rapport de cause à effet entre chacune des représentations évoluant sous leurs yeux. Ils en retireraient également une physique propre à ces observations.

Et si, en outre, il y avait dans la prison un écho provenant de la paroi qui leur fait face ? Quand parlerait un de ceux qui passent le long du petit mur, croiras-tu que ces paroles, ils pourront les juger émanant d'ailleurs que de l'ombre qui passe le long de la paroi¹ ?

Le physicien ou tout autre observateur de la nature, depuis sa « surface » jusque dans ses plus infimes terminaisons, sera toujours enclin à extraire de chaque manifestation des lois qui lui sont propres et qui correspondent à l'apparente réalité des choses observées. Mais c'est oublier que ces lois ne sont que des ombres portées et qu'elles ne demeurent pas moins, elles aussi, des représentations.

L'essence du cercle n'est pas dans chacun des points qui le composent. Pas davantage nous ne trouverons l'essence de la vague dans chacune des molécules d'eau ou l'essence de

1 Platon, *La République*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1999 [1940], Livre VII, p. 1102.

l'homme dans son propre ADN. Analyser la structure de la forme ne nous éclairera jamais sur le principe. Le point n'est pas plus l'essence du cercle que du triangle, du carré ou de la ligne droite. Tout comme les atomes de carbone et d'hydrogène ne sont pas davantage à l'origine du minéral, du végétal ou de l'organique. Ils en sont la substance, non pas l'essence. Car celle-ci est dans le mouvement des choses.

Ainsi, pour la matière : nous pouvons la prendre par n'importe quel bout et la manipuler n'importe comment, elle retombera toujours dans quelqu'un de nos cadres mathématiques, parce qu'elle est lestée de géométrie.

Henri Bergson,
L'évolution créatrice.

Notre division de la matière, de l'espace et du temps sera toujours dépendante de nos instruments de mesure. Plus ces derniers seront fins et précis - nous permettant d'étendre la fraction à une nouvelle unité divisible - à chaque fois nous incombera la tâche de la diviser à nouveau. En conséquence, la matière, l'espace et le temps n'ont de véritable existence (sinon de limite) que dans la précision et la capacité de nos instruments de mesure - prolongements de notre perception - à transformer l'indivisible en divisible ; l'invisible en visible. Ce faisant, et comme le dit Merleau-Ponty, « Le néant n'est rien

de plus (ni de moins) que l'invisible² ». Dans l'absolu, le monde comme représentation n'a de limite que celle inhérente à notre propre représentation du monde. La complexité de l'univers est proportionnelle à celle de l'entendement humain. En cela déjà, elle apparaît comme illimitée, donc non crédible, car inapte à la réalisation dans le temps.

LE HASARD EST LA NÉCESSITÉ

Le hasard ne serait-il pas la limite de réification de la réalité ? L'équation mathématique ou la formule chimique ne correspondront jamais qu'à une partie de la représentation. Sa partie « visible ». Celle qui relève du domaine de prédiction. Le hasard est ce qu'on ne peut voir ou prévoir. Il n'est autre que la « frontière » du réel. Il est aussi la « perfusion nourricière » du monde ; son champ de manifestation, son mode d'existence. C'est un espace de possibilités d'être ; une dynamique existentielle. Il est la manifestation du principe vital présent en-deçà de la « surface » des choses et le moteur de tous les phénomènes. Il est une sorte de champ libre laissé à la manifestation. En lui serait contenu tout un potentiel de réalisation. Le hasard est la respiration du monde. Il est comme un milieu fluide permettant tous les échanges possibles, toutes les interactions et toutes les complexités. Sans lui le monde serait figé, au pire, non manifesté, incréé. Mais à y regarder d'un peu plus près, et toujours en inversant notre vision des

2 Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Gallimard, coll. « tel », 2003 [1964], p. 306.

choses, c'est justement peut-être parce que le monde n'est pas totalement créé, incomplet en acte, que le hasard y est omniprésent, juste sous la « surface ». Preuve en est qu'à l'échelle de nos propres perceptions, son absence relative est synonyme de fixité, d'immuabilité et de permanence. Son absence totale figerait les choses de manière définitive et absolue dans l'être en les faisant disparaître. Car l'existence (et ses attributs : matière, espace et temps) est dans le mouvement, quand l'essence est dans l'immobilité et la permanence. Le hasard est l'« influx nerveux universel ». Le champ de liberté et de manifestation du monde en même temps que sa limite de réalisation. C'est le *stimulus* qui autorise le mouvement ou, plus exactement, la nature intrinsèquement mouvante de l'univers.

Comme le disait Bergson dans *Matière et mémoire*, percevoir signifie immobiliser. Lorsque nous percevons, à plus forte raison lorsque nous créons, nous repoussons la part d'incertitude, la part de l'ombre. Nous invitons le monde encore inachevé à se manifester toujours un peu plus, et par là même nous l'inventons. Nous réduisons un potentiel infini en possible fini, car chaque chose n'acquiert ses attributs réels que dans le cadre d'une relation de perception. Hors la perception, toutes choses et le monde avec elles sont virtuels et infinis. Car ils sont potentiellement toutes perceptions. La « réalité » n'est alors plus une construction. Elle est au contraire la *réduction d'un potentiel infini, conformé localement à une volonté de perception*.

Si la « réalité » n'est que le fruit d'une *volonté de perception*, ne serait-elle pas, si nous pouvions remonter jusqu'à ses origines, le fruit (défendu et peccamineux) d'une *perception de la volonté* elle-même ? Une Volonté qui ne serait plus celle, superficielle et éphémère de la personne, mais celle, plus profonde et fondamentale, à l'origine de toute représentation universelle.

La perception que nous avons de la réalité objective ; la confirmation et la validation de celle-ci comme étant *ce qui est*, par nos sens, l'éducation et les sciences, nous a appris que tout ce qui n'était pas manifesté, donc perçu, n'était pas. Or, ce raisonnement-là et la réalité qu'il s'attache à décrire comportent des faiblesses, des zones d'ombre. La réalité pourrait ne pas être représentative de *ce qui est*, au sens *absolu* du terme. Aussi, nous réduisons la *Vérité*, car c'est bien de cela dont il s'agit, à ce que nous percevons. De fait, elle ne devient plus qu'une vérité possible parmi tant d'autres. Une fois démasqué, le carrosse redevient citrouille et ce que nous pensions depuis toujours être LA VÉRITÉ, n'est plus que notre vérité : celle d'hommes enchaînés au fond d'une caverne.

Ce qui nous semble être la réalité ; ce que nous désignons et revendiquons comme tel n'est que l'ensemble (certes organisé et cohérent) des interprétations affectives d'une conscience éternellement confrontée à elle-même. Ce qui concourt à l'apparente identité de vue de l'ensemble de l'humanité est la base commune que la multitude possède dans sa matérialité. Elle réside dans le partage et la mise en commun d'une expérience et d'une perception communes que nous appelons

matière grâce au pouvoir de cohésion du langage synonyme de partage. Le langage *engage* chacun dans un monde commun qui n'est qu'un monde virtuel synthétisé par la parole des uns et des autres.

[...] avant que cette matière informe ait reçu de toi forme et caractères distinctifs, il n'y avait rien, ni couleur, ni figure, ni corps, ni esprit ? Ce n'était pas un rien absolu, mais quelque chose d'informe, sans aucune figure.

Saint Augustin,
Les Confessions, Livre XII.

Tout porte à croire que matière et conscience ont évolué de concert. Sachant que l'idée même de complexification est apparue comme la condition nécessaire à la réduction du mouvant, à la conservation d'un état. Un gage de stabilité et de réalisation. Par le « sacrifice » que la conscience a ainsi fait à la matière, elle s'est créé les chaînes inhérentes à cette matérialité et à son inertie.

En se complexifiant, la matière tente de réaliser l'Être qui la sous-tend. Cela ne consisterait-il pas à nous forger une personnalité au sein de nos propres rêves ? Nous pourrions de la sorte agir, exercer notre volonté sur chacune de nos visions et donc en augmenter le degré de réalité. En nous constituant ainsi, au fil de ces perceptions nouvelles, une mémoire et une conscience qui leur seraient proportionnelles, nous finirions par oublier notre véritable statut de rêveur. Nous ne retiendrions

que cette nouvelle personnalité construite à partir de l'exercice de notre volonté sur les choses représentées. Dès lors, comment pourrions-nous jamais nous réveiller, ni même nous souvenir que nous ne faisons que rêver, sinon en mourant à notre propre rêve ?

Heureusement pour nous, il ne nous est pas possible d'exercer notre volonté sur le contenu de nos rêves. Nous en percevons la représentation, mais sans jamais pouvoir en extraire aucune interprétation. Ceci pour la simple raison que notre conscience y est de nature pré-réflexive, non pas réfléchie. Parce que, si nous nous souvenons de nos rêves, nous ne nous souvenons pas *dans* nos rêves. N'y étant pas conscients, nous ne pouvons pas y être interactifs. L'impossibilité d'exercer toute volonté sur le contenu onirique en interdit de fait la matérialisation. Car ce qui fait que le rêve n'est pas la réalité ne tient pas tant dans sa *substance*, mais dans la *conscience* qu'on en a.

Au quotidien, la matérialisation d'un objet est proportionnelle à mon action sur lui. En le pressant de plus en plus fortement je ne fais rien d'autre qu'y appliquer de façon croissante ma volonté de perception. Il devient alors sous mes doigts de plus en plus « réel ». En vérité, je ne fais que percevoir mon effort que j'attribue par effet de miroir et par habitude plus à l'objet qu'à ma volonté elle-même. C'est pourtant elle qui crée la représentation où la conscience se trouve ensuite piégée par la mémoire des sensations collectives et individuelles, et par la subjectivité qu'elle introduit. Par cette illusion individuelle puis collective, je traduis mon effort en

terme de matérialité alors qu'il n'est que résistance à ma volonté même.

La réalité de l'objet exprimée à travers mes cinq sens est donc relative à l'ampleur de ma volonté et de mon désir de percevoir. La matière pourrait n'être que la *réalisation* d'une volonté universelle individualisée et divisée en nous. Exprimer sa volonté et ses désirs c'est se regarder dans le miroir et finir par prendre pour la vérité ce qui n'en est qu'une image déformée et incomplète.

Les notions de lumière et d'obscurité ne sont, en elles-mêmes, que des interprétations cérébrales : des perceptions. L'une étant nécessairement dépendante de l'autre, elles ne sont en fait que les deux extrémités de l'échelle d'intensité lumineuse que l'œil peut percevoir. Chacun ne peut cependant ressentir l'une qu'à la condition de se souvenir de l'autre. Le tout procède donc d'une interprétation. On peut donc poser d'ores et déjà les deux notions de lumière et d'obscurité comme étant les interprétations visuelles d'une représentation mentale objectivée par la perception.

Un aveugle de naissance ne peut pas plus réaliser la lumière que l'obscurité, bien qu'il soit, selon nous, confronté en permanence à cette dernière. Ce sont là deux notions, deux expériences qui lui sont inconnues. Toutefois, à l'aide de ses autres centres de perception, il développera une nouvelle représentation « visuelle » (mais non plus optique) de la réalité objective. De la sorte, si les centres de perception valides peuvent, par leur conjugaison, développer une nouvelle forme de représentation visuelle du monde, c'est peut-être bien la

preuve qu'eux-mêmes, en amont de leur développement, ne sont que les subdivisions ou ramifications d'une seule et même *Sensation Originelle, Fondamentale et Fondatrice*.

[...] quel que soit l'emplacement de la lésion dans les voies sensorielles et sa genèse, on assiste, par exemple, à une décomposition de la sensibilité aux couleurs ; au début, toutes les couleurs sont modifiées, leur ton fondamental reste le même, mais leur saturation décroît ; [...] On arrive enfin à une monochromasie en gris, [...] Le progrès de la lésion dans la substance nerveuse ne détruit donc pas un à un des contenus sensibles tout faits, mais rend de plus en plus incertaine la différenciation active des excitations qui apparaît comme la fonction essentielle du système nerveux³.

La destruction de la fonction visuelle s'apparente à une réduction des différentes couleurs du spectre à une couleur unique (monochromasie en gris), qui ne serait autre que la couleur initiale blanche contenant toutes les autres couleurs du spectre. Ceci tend à démontrer que la vision est essentiellement division et différenciation des divers composants originellement unifiés. Ainsi, la conscience ou l'attention divise, localise et détermine son objet à partir d'une unité originelle. Le cerveau, comme le dit plus loin Merleau-Ponty, devient le lieu d'une mise en forme et d'une mise en lumière.

3 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, coll. « tel », 1999 [1945], p. 88.

Plaçons-nous à présent du point de vue de l'évolution. Pourquoi une telle disparité, comment une telle diversité, ne serait-ce qu'au niveau de l'interprétation visuelle du monde chez les différentes espèces ? Le sens commun et la science nous disent que celles-ci ont développé leurs organes de perception visuelle en fonction de leurs besoins et de leur environnement. Si on se place du point de vue de la sélection naturelle, c'est bien la nature de l'environnement qui va déterminer tel ou tel axe de développement de l'organisme. Le milieu mettra donc à l'épreuve sa faculté d'adaptation. Mais cette dernière ne pourra se faire sans passer par l'étape de l'interprétation affective des expériences passées. C'est cette *réponse affective* qui déterminera le mode de préhension visuelle de l'organisme face à son environnement. Elle en infléchira alors le développement tout en tenant compte des acquis et des contingences physiologiques et environnementales.

Pour une certaine force apposée à un objet, sa déformation, autrement dit sa « réponse », dépendra nécessairement du matériau dont il est fait. Un clou en plomb et un autre en fer ne réagiront pas de la même manière à une même force qui leur serait appliquée. Leur *interprétation* sera différente parce que leur matériau, leur « mémoire » en quelque sorte est différente.

L'organisme ainsi remodelé en fonction de sa « vision » du monde, de la représentation qu'il s'en fait, se verra à la merci de nouveaux besoins. À l'origine, ce n'est pas tant l'environnement qui va déterminer tel ou tel chemin emprunté par l'évolution biologique, mais la faculté qu'aura l'organisme

à interpréter cet environnement. Pourvu seulement que cette interprétation prenne en considération deux facteurs essentiels qui sont : la survie de l'individu et la survie de l'espèce dans le sens de la reproductibilité du phénomène individuel.

L'œil se serait donc développé à partir d'une perception nourrie d'une représentation affective et subjective du monde. Perception qui modifiera à nouveau sa vision du monde (ou son monde visualisé). Dès lors, les centres de perceptions et leurs prolongements ne sont plus que les empreintes, les conséquences d'une interprétation affective originelle. L'œil, au fil de l'évolution, se serait ainsi construit en fonction de l'interprétation cérébrale d'une sensation objectivée et visualisée. Il ne serait donc pas l'interprète d'un phénomène visuel préexistant, mais l'expression matérielle d'une perception avant tout affective. L'œil n'est plus la cause directe de notre vision du monde. Il en est la conséquence matérielle et « résiduelle ». Ainsi, la vision, par différenciation, a progressivement matérialisé la surface de contact entre le sujet (voyant) et l'objet (vu). Les deux étant originellement et intrinsèquement confondus. En conclusion, LES LOIS DE L'OPTIQUE SONT DANS L'ŒIL, PAS DANS LA NATURE. De même, le cerveau et le corps ne sont que des coquilles vides, des chrysalides... les vivants cadavres d'un monde révélé à lui-même.

2. DU TEMPS

*L'ange finit, et Adam lui répliqua, pour la dernière foi :
" Combien ta prédiction, ô bienheureux voyant,
A mesuré vite ce monde passager,
La course du temps jusqu'au jour où il s'arrêtera fixé !
Au-delà, tout est abîme, éternité,
Dont l'œil ne peut atteindre la fin !"*

John Milton,
Le Paradis perdu, Livre XII.

Le temps est un phénomène subjectif inhérent à nos perceptions. Or, toute perception n'est que la traduction affective d'un état conscient, lui-même manifestation, expression d'une volonté.

Il n'y a de succession que dans le déplacement de notre volonté/attention. Mais comme nous ne pouvons avoir qu'une vision subjective du phénomène, c'est à l'objet de notre

volonté que nous attribuons le déplacement et la succession, pas à notre volonté elle-même. Il n'y a pas de conscience fixe et immuable face à des événements - autrement dit un temps objectif - qui passent et qu'elle perçoit successivement. Il n'est que des états conscients mouvants qui s'évanouissent les uns après les autres autour d'un instant éternellement immobile. Tous les événements, tous les moments n'en sont qu'un seul. Ce qui change seulement, c'est l'objet de notre volonté. Ce que nous gardons en mémoire n'est pas l'événement dont nous avons été conscients, mais l'état conscient/affectif lui-même, auquel ce moment était associé.

Se souvenir c'est s'émouvoir, et s'émouvoir c'est *voir*.

Au cours de l'évolution, et à partir du moment où la mémoire est devenue suffisamment complexe, elle a pu « classer » tous ces états conscients sur une échelle d'intensité affective plus finement « graduée », donc de plus en plus précise.

Ainsi, les états conscients les plus intenses affectivement seront également les plus « présents », et les moins intenses, les plus anciens ou « passés ». Mais les premiers ne sont pas les plus intenses parce qu'ils sont les plus récents, mais parce que nous y sommes les plus attentifs. Parce que c'est notre volonté qui les sollicite en priorité et qui, par ses choix affectifs, élabore une succession qui n'est qu'un faux-semblant.

Une perception chasse l'autre car la conscience ne peut prêter attention à deux choses à la fois. Elle est avant tout présence et n'existe que dans le présent. Elle n'est que dans l'instant de la perception. Par le déplacement de la volonté,

l'instant (le même depuis toujours) se subdivise. À ces subdivisions correspondent autant d'états conscients qui, par leur apparente identité forment une histoire ; en d'autres termes, une *individualité*. Il n'est de passé que par le déplacement de la volonté. Ce qui signifie également que rien n'est jamais englouti par le temps. Rien n'est jamais perdu dans le passé car notre mémoire est un vivant cimetière. Tous nos états conscients successifs et les perceptions qui y sont associées sont conservés et simplement plus ou moins négligés par l'attention, la volonté de perception. La conscience est bien un phénomène qui a lieu *ici et maintenant* quand elle est attentive. Mais tous nos événements passés n'en sont pas moins présents. C'est la conscience qui leur est associée qui est abandonnée à elle-même quand elle est relâchée par la volonté. Elle n'est plus alors que mémoire et souvenirs. Le phénomène conscient embrasse toutes nos perceptions, la volonté elle, les sélectionne.

J'en veux pour exemple l'hypnose qui est bien la réactualisation d'un état conscient passé. C'est le déplacement de la volonté vers un événement déjà vécu mais que l'on représente à l'attention, que l'on rend à nouveau « présent » et qui n'est pas moins réel pour la conscience que la réalité objective.

DU TEMPS DE LA CONSCIENCE À LA CONSCIENCE DU TEMPS

La notion d'empreinte est ce qui correspondrait sans doute le mieux à une forme primitive de mémoire. Empreintes d'événements, de perceptions, d'expériences pas encore classés sur une échelle d'intensité. Les premières macromolécules n'ayant pas encore développé de système nerveux, on peut supposer que les expériences « vécues » ou ressenties, ne pouvaient en aucune façon être reliées entre elles dans un rapport de « causalité affective ». Il ne pouvait s'agir alors que d'une mémoire de type « structurale » qui, au hasard des expériences successives, a permis à une forme de base de se complexifier pour, à terme, exprimer affectivement ce que chacun de ses constituants recelait depuis les origines sans pouvoir le manifester. Cette mémoire structurale est d'abord née d'une complexification de la forme pour ensuite s'orienter vers une forme de complexification. Des « choix » ou orientations purement « mécaniques », d'ordre atomique et moléculaire, ont prévalu sur les orientations « affectives » des premières molécules complexes. La mémoire tout d'abord mécanique des événements est ensuite devenue, *via* la complexité, une mémoire affective d'événements progressivement teintés d'expérience. Mais n'oublions pas que cette mémoire originellement qualifiée de « mécaniste » était déjà dans son essence et originellement « affective ». Il y a toujours eu, de toute éternité, une prédétermination affective aux premiers mouvements d'atomes et de particules. Cette mémoire née d'une accumulation d'expériences diverses au

niveau de la forme est passée graduellement à un accroissement de l'expérience. L'empreinte dans la forme s'est progressivement libérée d'une orientation extérieure et « sans but », pour parvenir à force de complexité et d'interprétation affective des expériences, à une orientation exclusivement « interne » et finaliste. Enfin, elle aurait classé chaque expérience sur son échelle individuelle d'intensité affective pour enfin intégrer la notion de temporalité.

La mémoire, notre mémoire individuelle, est la métamorphose d'une « empreinte originelle » qui, par complexification progressive de la matière neurale puis cérébrale, a relié les perceptions entre elles pour leur prêter une continuité, une durée. Une durée tout d'abord subjective et introduite par les biorythmes (échanges, circulation, division, nutrition...) des premiers assemblages moléculaires complexes. Une durée qui s'est ensuite objectivée et qui a posé comme nécessité d'être commune aux individus d'un même groupe en devenant *le temps*.

Le temps dépend directement de la complexité et de l'intensité de nos perceptions. Il naît de notre relation au monde, elle-même déterminée par notre capacité psychique et physique à participer à la réalité et à nourrir bon gré mal gré, les liens qui nous unissent à elle. Le temps, ici la durée, est comme toutes les autres dimensions qui font notre monde individuel. Il est à la croisée de notre physiologie et de notre psychologie. Il faut donc d'ores et déjà le considérer comme une notion subjective introduite par les sensations et la conscience qui les interprète. Il se crée ainsi un premier temps,

individuel et à l'image de nos sensations et perceptions : seules horloges dignes de foi dont nous disposons.

Comment, à partir de là, deux individus ne « vivant » pas la même durée, peuvent cependant vivre et s'entendre sur le même temps ? Parce que ce dernier est autre, déterminé par des sensations qui ne sont plus interprétées subjectivement mais socialement ; partagées par toute une communauté.

Le lever et le coucher du Soleil par exemple, nous unissent dans une même sensation, un même événement donc un même espace-temps qui nous est commun et qui se superpose à notre espace-temps individuel. Cette perception commune crée le sens commun, autrement dit le partage de l'illusion et sa validation par la majorité comme étant une réalité. Il y a dans les faits autant de durées qu'il y a de formes de perceptions : une durée individuelle, duale, collective, sociale, sidérale et universelle... Il y a autant de durées que de « niveaux de conscience » externes ou internes. À chaque degré de complexité/conscience, depuis la conscience pré-réflexive individuelle jusqu'à la conscience collective de six milliards d'êtres humains, correspondent une mémoire et une durée qui leurs sont proportionnelles.

Au sein d'une communauté dite « primitive », la notion de temps, dérivée de la durée purement « perceptive », sera directement réglée et dépendante des activités du groupe. Elle se définira en fonction de tâches, elles mêmes englobant une certaine « quantité de mouvement » déterminée par un résultat souhaité, une fin correspondant à un besoin précis. Chacun des mouvements nécessaires à l'accomplissement d'un travail

particulier se révélera donc être un des moyens de diviser la journée en autant de parties (égales ou inégales) qui, mises bout à bout, correspondront à la durée d'une journée. Un travail bien précis embrassant une durée quasiment invariable suscitera une locution qui représentera symboliquement une durée déterminée et réutilisable par le groupe en de multiples autres occasions. Ce sera là un temps social superposé au temps individuel. Viendra ensuite le temps sidéral qui unira les différentes sociétés « primitives » ou « modernes » et qui se définira par le lever et le coucher du Soleil et le nombre de lunes par exemple.

Cependant, bien qu'ayant le même temps de référence de part et d'autre d'une région ou de la planète, la journée n'aura pas eu pour autant la même durée. Elle n'aura pas été divisée par les mêmes actes et les consciences individuelles et collectives qui s'y rapportent.

Le temps est ce qui est mesuré ; la durée est ce qui est perçu et vécu. L'un est objectif quand l'autre est finalement toujours subjective. La durée est toujours une perception quand le temps n'est qu'une convention. L'impression de durée est dans le souvenir des perceptions « passées » et le projet ou la volonté de perceptions « à venir ». Toute impression de durée est dans le changement et la succession. Dans la différence de perception entre chacun des événements perçus et la conscience qui en résulte. L'impression de durée est dans le mouvement des choses et des pensées, donc dans le déplacement de notre attention et de notre volonté de perception. La durée est résonance et mélodie. Elle est la ligne

fictive que nous tirons entre les différents points de perception et que nous prolongeons naturellement depuis un passé sans réelle consistance vers un avenir qui n'existe pas et qui n'est que prospection et projection de l'esprit.

À l'instar des autres dimensions que nous prêtons au monde, le *présent*, à l'image de l'*ici*, n'est que ce que nous pouvons percevoir de la durée. Tout comme ce qui se situe derrière l'horizon n'est pas visible à nos sens, ce qui se trouve « passé » ou « à venir » ne l'est pas davantage. Il n'en demeure pas moins que les choses et les événements que nous qualifions de « passés » ne sont qu'en « dehors » de notre champ de perception. Parce que la perception est *locale*, et que la durée est *totale*, comme l'Être qui la sous-tend. Les durées que nous mesurons ne sont que les subdivisions d'une seule et même durée inchangée, non née et éternelle que notre attention et nos centres de perception fractionnent et divisent depuis toujours. Plus la conscience s'est complexifiée et affinée dans sa perception du monde, plus la durée s'est elle-même fractionnée, calquée sur des perceptions de plus en plus riches. La durée globale (en soi toujours inchangée) s'est alors décomposée en autant de durées qu'il y a d'événements, de sensations et d'interprétations de celles-ci.

Quand il y a détachement total de toutes sensations, de toute attention à ces sensations, on perd toute notion de temps. Sachant que le seul temps dont nous disposons est consensuel car « social », et que hors le social il n'est que des durées introduites par la mémorisation de nos états conscients dont la qualité sera prédéterminée par notre *attention* à la vie. Toute

perception, donc toute appréciation de durée est une remémoration, un *souvenir*.

À présent, peut-on imaginer qu'un même événement puisse être différemment perçu en terme de durée bien qu'impliquant le même temps de référence ?

DE LA THÉORIE DE LA RELATIVITÉ À LA RELATIVITÉ DE LA THÉORIE

Prenons l'exemple le plus connu extrait du chapitre 9 : *La relativité de la simultanéité* dans *La relativité* d'Albert Einstein :

Supposons un train très long se déplaçant sur cette dernière⁴ avec une vitesse constante v dans la direction indiquée sur la figure 1. Les voyageurs de ce train auront avantage de se servir du train comme corps de référence rigide (système de coordonnées), auquel ils rapporteront tous les événements. Tout événement qui a lieu le long de la voie ferrée a aussi lieu en un point déterminé du train. La définition de la simultanéité peut aussi être formulée exactement de la même façon par rapport au train que par rapport à la voie. La question suivante se pose aussi tout naturellement :

4 La voie ferrée. (Note de l'auteur).

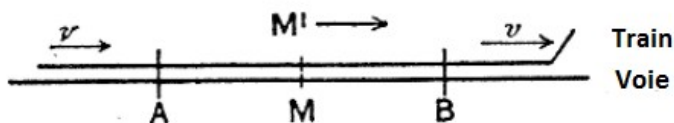


Figure 1.

Deux événements (par exemple les deux éclairs A et B), qui sont simultanés par rapport à la voie, sont-ils aussi simultanés par rapport au train ? Nous montrerons tout à l'heure que la réponse doit être négative.

Quand nous disons que les éclairs A et B sont simultanés par rapport à la voie ferrée nous entendons par là que les rayons issus des points A et B se rencontrent au milieu M de la distance A-B située sur la voie. Mais aux événements A et B correspondent des endroits A et B dans le train. Soit M' le milieu de la droite A-B du train en marche. Ce point M' coïncide bien avec le point M à l'instant où se produisent les éclairs (vus du talus), mais il se déplace sur le dessin vers la droite avec la vitesse v . Si un observateur dans le train assis en M' n'était pas entraîné avec cette vitesse, il resterait d'une façon permanente en M et les rayons lumineux issus de A et de B l'atteindraient simultanément, c'est à dire que ces deux rayons se rencontreraient au point où il se trouve. Mais en réalité il court (vu du talus) vers le rayon de lumière venant de B, tandis qu'il fuit devant celui qui vient de A. Les observateurs qui se servent du train comme corps de référence doivent donc arriver à la

conclusion que l'éclair B s'est produit antérieurement à l'éclair A. Nous aboutissons ainsi au résultat important suivant :

Des événements qui sont simultanés par rapport à la voie ferrée ne sont pas simultanés par rapport au train et inversement (relativité de la simultanéité). Chaque corps de référence (système de coordonnées) a son temps propre ; une indication de temps n'a de sens que si l'on indique le corps de référence auquel elle se rapporte⁵.

Par *corps de référence* entendons *système de coordonnées* donc *espace de référence*. Il n'y a pas de temps absolu, mais autant de durées qu'il y a d'espaces perçus.

De la même manière, dans le train d'Albert Einstein, quelle est la véritable vitesse d'une balle rebondissant à l'intérieur d'une voiture ? Doit-on prendre comme référentiel fixe le train, la voie de chemin de fer, la terre en rotation sur elle-même et en cours de révolution autour du Soleil ? Ou bien doit-on prendre le Soleil lui-même se déplaçant dans la galaxie, ou cette dernière en rotation sur elle-même... ? Il s'avère qu'il y a autant de vitesses qu'il y a de référentiels. La vitesse de la balle par rapport à elle-même est nulle. Par rapport à l'*horizon cosmologique*, il se peut qu'elle soit égale à la vitesse de la lumière.

La vitesse est une abstraction. Il y a autant de vitesses potentielles que de référentiels spatiaux. Autrement dit, toutes

5 Albert Einstein, *La relativité*, Petite Bibliothèque Payot, 1986 [1956], p. 34.

les vitesses mesurées par différents observateurs sont vraies et en même temps relatives. Doublement relatives car elles dépendent d'une *relation de perception* entre l'événement *balle* et un observateur placé en un endroit quelconque entre cet événement et l'horizon cosmologique. Chacun ne ferait donc que mesurer une vitesse d'éloignement entre lui et la balle, jamais la vitesse absolue de la balle elle-même.

Le Temps réel est d'ailleurs celui que le physicien perçoit et mesure, celui du système où il s'est installé : justement parce que le système mouvant par lui considéré serait, au repos, interchangeable avec le sien au repos, notre physicien retrouverait ce même Temps réel dans le système mouvant qu'il considère s'il s'y transportait et si, par là même, il l'immobilisait, chassant alors le Temps fantasmatique qu'il s'y était représenté et qui ne pouvait être mesuré directement, effectivement, par personne.

[...] Les mouvements ne sont tels ou tels que par rapport à S'' (le physicien) ; il n'y a mouvement ou immobilité que par rapport à S''. Si véritablement le physicien était partout, ou s'il n'était nulle part, tous ces mouvements seraient des mouvements absolus, toutes ces immobilités seraient des immobilités absolues : il faudrait dire adieu à la théorie de la relativité⁶.

6 Henri Bergson, *Durée et simultanéité*, puf, coll. « Quadrige », 1998 [1968], note (1) p. 207.

Sachant que toute durée dépend de la quantité de perceptions mémorisées grâce à l'attention qui y est portée, et celle-ci étant différente pour chacun des observateurs, nous aurions, dans les faits, des durées différentes s'il n'y avait pour les réunir le même chronomètre. Mais c'est justement ce chronomètre qui participe de l'illusion par le crédit qu'on lui accorde en tant que référence. Il réunit arbitrairement des durées par essence différentes, dans une durée commune qui est celle de la *seconde*. Parce que, dans les faits, à toute quantité de mouvement *perçue* x correspond une durée x' . La conscience d'un témoin x introduite par ses perceptions n'étant pas la même que celle d'un témoin y , les deux observateurs vivent donc chacun dans un univers spatio-temporel individuel introduit par leurs seules perceptions et la conscience qui s'en suit. Le temps étant, dans tous les cas, uniquement consensuel et arbitrairement défini par une seule quantité de mouvement commune à six milliards d'individus : la durée d'une seconde.

Tout temps n'est qu'une durée, donc l'expression d'une expérience de référence prise parmi d'autres, mais communément perçue par le plus grand nombre. Notre *durée* de référence pour l'ensemble de l'humanité est la rotation de la Terre et la révolution de celle-ci autour du Soleil. Il s'agit donc d'un système de coordonnées (un espace) embrassant la totalité des consciences. Le temps est donc une durée vécue en commun par des consciences partageant la même expérience, le même souvenir, la même mémoire. En d'autres termes, une même expérience, une même mémoire font une même conscience et une durée commune que nous appelons le temps

en l'objectivant. C'est le *moment*, donc le *temps* d'une conscience unique (ici plutôt commune), non pas la conscience d'un temps unique. Ce qui fait également le *sens commun*, l'idée commune ou la communauté d'une même idée : *l'existence*.

Ainsi, pour qu'il y ait une expérience commune à toute l'humanité, il a fallu définir un événement, une expérience objective, donc spatiale, qui soit à l'échelle d'un système de coordonnées assez vaste pour embrasser l'humanité toute entière : la rotation de la Terre.

Nos horloges ne sont que des systèmes de coordonnées calés sur le précédent ; des imitations proportionnées du mouvement de la Terre ; une rotation terrestre en réduction, mais toujours synchrone et solidaire de la précédente. Les durées ainsi perçues sont contemporaines parce que *symétriques*. Mais *symétriques* ne veut cependant pas dire communes car la perception de la durée mesurée par l'horloge n'est pas la même que celle de la rotation terrestre. Il s'agit toujours de deux durées différemment perçues, donc contigües, parallèles mais jamais confondues.

Là où le bât blesse, c'est quand nous superposons notre horloge, la durée qu'elle mesure (qui n'est autre que la sienne propre), à un autre système de coordonnées, qui plus est, vécu de l'intérieur par un autre observateur : le passager du train.

De deux choses l'une : ou notre horloge de référence est fausse, dans le sens où son mouvement est appliqué à un système autre qu'elle-même. Elle n'est alors juste que par

rapport à sa propre durée, à son propre rythme ; et fausse par rapport à l'utilisation qu'on en fait.

Ou, seconde hypothèse : LE TEMPS N'EXISTE PAS !

Ces deux hypothèses n'en font en réalité qu'une seule : c'est que justement le temps n'existe pas parce qu'il est autant de durées qu'il est de systèmes faisant l'objet d'une relation de perception - et que la durée que nous avons arbitrairement (mais dans un but toujours pratique car social) érigée en temps n'est que le fruit d'une relation de perception de plus, mais ni plus ni moins absolue que toutes les autres.

Tout espace, tout événement et toute expérience présentent autant d'états distincts qu'ils sont différemment mais cependant simultanément observés. Ils n'ont donc pas de réalité propre, absolue, mais seulement relative à la conscience de *x*, *y* ou *z*. Tout objet, toute *représentation*, puisque c'est par elle que se *matérialise* l'espace (qu'il soit dans le rêve ou extérieur) ; tout événement, ne se réifie et ne se vérifie qu'en fonction de ses observateurs. Plus précisément, en fonction d'une relation de perception entre l'objet et une conscience attentive. Comme le dit Merleau-Ponty, « Rien ne me fera jamais comprendre ce que pourrait être une nébuleuse qui ne serait vue par personne⁷ ». Par là, c'est le niveau de représentation de l'objet qui est à mettre en doute ; sa crédibilité en tant que partie prenante d'une « réalité » elle-même toute relative. Le phénomène, l'impression *objet* est bien réelle en tant que manifestation. Mais c'est sa capacité à se représenter *dehors* (à

7 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, coll. « tel », 1999 [1976], p. 494.

exister) et plus loin à se *réaliser* qui est défectueuse car relative. Défectueuse ou plutôt incomplète, car c'est en cela que notre réalité objective n'est qu'une image imparfaite dans le sens où nous en percevons la limite de réalisation. Plus haut, Merleau-Ponty nous dit encore : « Dans le monde en soi, toutes les directions comme tous les mouvements sont relatifs, ce qui revient à dire qu'il n'y en a pas⁸ ».

Il y a autant d'objets que d'observateurs... Or, à chaque point de l'espace où il n'y a pas d'observateur, l'objet ne peut se réifier ; pas plus d'ailleurs que l'espace ou l'univers. Ils ne sont que potentiellement réels car ils ne peuvent exister que dans le cadre d'une relation de perception consciente. Hors la conscience, point d'existence !

Entre toi et moi, entre soi et l'autre, il n'y a pas plus d'espace, de temps ou toute autre dimension. Entre nous il n'y a rien, car il n'y a personne pour percevoir le monde que nous croyons sous nos pieds, sous nos yeux et sous nos sens de manière générale. Entre soi et l'autre, il n'y a que la superposition de nos deux perceptions du monde et l'accord tacite entre chacun de nous qui fait que nous absorbons par le langage un peu de la représentation de l'autre ; un peu de ses propres perceptions et par là même, de sa propre conscience. Ici, la communication fait la communauté des perceptions, la communion et le sens commun. Le monde est la mise en commun de perceptions subjectives et non pas la synthèse de perceptions communes. Il est l'accumulation de chacun de nos mondes particuliers pénétrés les uns par les autres ; confondus

8 *Ibid.*, p. 491.

les uns aux autres. Tous ces mondes superposés gagnent alors en consistance, en matérialité, en *réalité*. Mais cette représentation densifiée reste néanmoins inachevée. Il faudrait, pour bien faire, que la conscience soit partout, autrement-dit nulle part, et que le monde ne soit plus que pure conscience de soi. Chaque nouvel être venant au monde apporte avec lui une nouvelle *vision* et par là même, un nouveau monde particulier à superposer et à intégrer aux autres. Aussi, tant que la conscience se démultipliera par les naissances successives des individus, le monde restera inachevé, indéfini car infini. La reproduction des êtres et des consciences entraîne la reproduction des mondes comme *volonté et représentation* au sens où l'entend Schopenhauer. Comme le dit Teilhard : « La restauration de la chair est un phénomène d'ordre cosmique plutôt qu'individuel. En vertu de l'essence même de la matérialité, ressusciter un seul corps équivaut, pour Dieu, à reconstituer un Monde⁹ ».

Entre toi et moi il n'y a rien et il n'y a personne. Il n'y a même pas cet *entre* qui sous entend un quelconque espace vide qu'il faudrait combler. Nous ne sommes pas séparés les uns des autres si ce n'est par la conscience qui isole, différencie et individualise. Ce n'est pas le monde qui nous supporte et sur lequel nos pieds reposent. C'est nous qui supportons le monde, d'un bout à l'autre de ses dimensions temporelles et spatiales. Car au plus loin que nous puissions percevoir ou même imaginer, il est le prolongement de nous-mêmes, du plus

9 Pierre Teilhard de Chardin, *Écrits du temps de la guerre*, Éditions du Seuil.

profond de nous jusqu'au bout de lui-même, en passant par l'image que je me fais de toi, de ta voix et de ta chair.

Bergson ne disait-il pas plus haut : « Si véritablement le physicien était partout, ou s'il n'était nulle part, tous ces mouvements seraient des mouvements absolus, toutes ces immobilités seraient des immobilités absolues : il faudrait dire adieu à la théorie de la Relativité¹⁰ ».

Tout mouvement et toute immobilité ne sont que relatifs. Tout objet ou système est à la fois absolument fixe et animé d'une quantité de mouvement ou d'une vitesse infinie. La relativité n'est introduite que par la manifestation, autrement dit la *perception*.

La « réalité » n'est alors plus une construction, mais la réduction d'un potentiel infini conformé, en amont, à une perception de la volonté universelle, et en aval, à nos volontés de perception individuelles.

Si le physicien (la conscience) n'était nulle part, tous les mouvements, donc l'espace et l'univers en son entier, ne seraient que ce qu'ils sont intrinsèquement lorsque la conscience s'en détache : *indéterminés*. Car c'est la conscience qui *détermine* son objet et l'*immobilise* ou l'*accélère*. Intrinsèquement, le monde est « toutes manifestations », « tous mouvements » et « toute histoire » ; *le commencement et la fin*. C'est un monde absolument indéterminé car intrinsèquement *toutes déterminations*. Seule la conscience extrait, localise,

10 Henri Bergson, *Durée et simultanéité*, puf, coll. « Quadrige », 1998 [1968], note (1) p. 207.

« immobilise » et détermine. Encore une fois, HORS LA CONSCIENCE, POINT D'EXISTENCE !

Enfin, si le monde était réel dans sa manifestation, il serait une même *vision* pour la multitude des consciences. Or, pour être une vision unique, il faudrait que toutes les consciences n'en soient plus qu'une.

Chacun de nous, de la sorte, a réellement son univers, dont il est le Centre et qu'il est appelé à harmoniser comme s'il était seul, in natura rerum.

Pierre Teilhard de Chardin,
Écrits du temps de la guerre.

ICI ET MAINTENANT

Dans l'espace d'une seconde, la lumière rouge,- celle qui a la plus grande longueur d'onde et dont les vibrations sont par conséquent les moins fréquentes,- accomplit 400 trillions de vibrations successives. Veut-on se faire une idée de ce nombre ? On devra écarter les vibrations les unes des autres assez pour que notre conscience puisse les compter ou tout au moins en enregistrer explicitement la succession, et l'on cherchera combien cette succession occuperait de jours, de mois ou d'années. Or, le plus petit intervalle de temps vide dont nous ayons conscience est égal, d'après Exner, à 2 millièmes de seconde ; encore est-il douteux que nous puissions percevoir de suite plusieurs intervalles aussi courts. Admettons cependant que nous en soyons capable

indéfiniment. Imaginons, en un mot, une conscience qui assisterait au défilé de 400 trillions de vibrations, toutes instantanées, et seulement séparées les unes des autres par les 2 millièmes de seconde nécessaires pour les distinguer. Un calcul fort simple montre qu'il faudra près de 25 000 ans pour achever l'opération. Ainsi cette sensation de lumière rouge éprouvée par nous pendant une seconde correspond, en soi, à une succession de phénomènes qui, déroulés dans notre durée avec la plus grande économie de temps possible, occuperait plus de 250 siècles de notre histoire. Est-ce concevable ? Il faut distinguer ici entre notre propre durée et le temps en général. Dans notre durée, celle que notre conscience perçoit, un intervalle donné ne peut contenir qu'un nombre limité de phénomènes conscients¹¹.

Aussi, les (plus ou moins) 13 milliards d'années écoulées correspondant à l'histoire même de l'univers, ne seraient-ils pas cette *seconde* ou *durée primitive* divisée en 13 milliards de parties égales, chacune correspondant pour nous à la durée d'une seule de nos années ?

Par la localisation de la perception, la représentation se complexifie et entraîne à sa suite la conscience qui lui est associée. C'est la contraction ou concentration dans la perception. C'est la subdivision d'un potentiel infini en « instants perceptifs » finis.

11 Henri Bergson, *Matière et mémoire*, puf, coll. « Quadrige », 1997 [1931], p. 231.

La durée de l'instant dépend de la perception, donc de la conscience qu'on en a. Ce qui nous renvoie d'ores et déjà à l'exemple de Bergson. Toujours selon lui, nous spatialisons la durée. Nous l'étendons à la notion de quantité de mouvement à laquelle notre conscience vient se superposer puisqu'elle en est directement dépendante par le jeu de la perception associée à la mémoire. Ainsi nous « temporalisons » la durée.

Se pourrait-il que chacun des instants dont je suis conscient par le jeu conjugué de la perception et de la mémoire ne soit qu'une subdivision de la durée initiale, originelle, en soi demeurée inchangée ?

Nous venons de le voir avec l'exemple extrait de *Matière et mémoire*. Une conscience étendue à l'intervalle compris entre deux vibrations de la lumière rouge pourra considérer cet intervalle au même titre que nous considérons aisément la seconde à notre échelle. Ainsi pour reprendre l'exemple cité en en modifiant quelque peu les données : les 400 trillions de vibrations de la lumière rouge en l'espace de l'une de nos secondes pourraient correspondre à 40 milliards d'années pour une conscience étendue à l'intervalle compris entre chacune de ces vibrations.

40 milliards d'années ! Soit un temps suffisamment long pour permettre la naissance, l'évolution et la mort d'un univers à cette échelle ; sachant que l'âge estimé du nôtre est de l'ordre de 13,7 milliards d'années.

Toujours dans son exemple, le philosophe nous rapporte qu'Exner estime à 2 millièmes de seconde le plus petit intervalle de temps vide dont nous ayons conscience. À quoi

cela correspond-il exactement, et en a-t-il toujours été ainsi tout au long de l'évolution ?

Les sensations et l'interprétation affective qui en découle introduisent de fait l'état conscient. Plus qu'elles ne l'introduisent, elles le conditionnent tout en le limitant. Donc, et pour nous en tenir uniquement aux organismes vivants, le caractère plus ou moins « étendu » de la conscience sera proportionnel à l'intensité des rythmes biologiques de l'individu. Ainsi, des sensations à l'échelle d'une seule vibration de la lumière rouge conditionneront un esprit qui appréhendera la durée de l'une de nos secondes - tout du moins une quantité de mouvement qui y correspond pour nous - comme étant une période ou durée équivalent à celle de 40 milliards de nos années.

Quelle soit dans un dé à coudre ou dans une piscine, l'eau reste toujours de l'eau. Ses qualités demeurent. Il en va de même pour la conscience. Seule son étendue dans la durée dépendra des sensations qui l'introduisent. (Toutefois, il faut bien garder à l'esprit que seule l'attention est indépendante des perceptions cérébrales et *a fortiori*, des sensations qui président à ces perceptions). Lorsque je ne prête plus attention à la réalité, lorsque ma volonté se détache de mes sensations, de mes perceptions et de ma mémoire, mon attention est « étendue », mais elle n'est pas pour autant abolie. Elle n'est que libérée des limites perceptives que mon cerveau et mon organisme lui imposaient jusqu'alors. C'est aussi pour cette raison qu'au moment de la reprise de conscience ou, reprise de contact avec le réel, la trotteuse de l'horloge semble tarder à

marquer la seconde qui doit suivre. C'est que, justement, à l'image de l'exemple cité par Bergson, mon attention s'est partiellement insinuée dans les limites de l'instant comme elle se serait « glissée » entre deux vibrations de la lumière rouge. Vu sous cet angle, le végétal aurait une conscience plus « étendue » que celle de l'animal, car introduite ou *contenue* par des biorythmes moins intenses. Quand je parle de conscience plus étendue, c'est bien sûr en termes de durée. Quant au mot *conscience*, il est plus ici synonyme d'attention, de présence à soi-même et *vision du monde* plutôt que d'une réelle conscience de soi. Les différents biorythmes définissent le champ d'application de l'attention, son domaine d'expérience et non pas son niveau de réflexivité qui lui, est conditionné par la mémoire et ses motivations affectives. Celles-ci orientent la complexification cérébrale et organique de l'individu (végétal ou biologique) et définissent ainsi les objets et les limites d'application de sa volonté de perception. Ainsi, la conscience élabore au fil de l'évolution collective puis individuelle, une représentation spatio-temporelle, un monde à l'image de son individuation et de la complexité dont elle est l'expression.

Mais il y a d'ores et déjà rétroactivité entre les motivations affectives et l'orientation de la complexité. Cette dernière va redéfinir les « contours » des objets de la volonté de perception qui susciteront à leur tour de nouvelles orientations (ou subdivisions) affectives qui infléchiront à nouveau le trajet emprunté par la complexité.

Une conscience plus intense dans la durée n'est pas nécessairement synonyme de plus de conscience. La fréquence du phénomène ne détermine pas pour autant son niveau de réflexivité. Seule l'orientation de la complexité va oui ou non privilégier la reproductibilité du phénomène conscient contre celle du phénomène vivant suivant que le chemin emprunté par la complexité sera cérébral ou organique.

Notre vision de l'univers, de la vie de manière générale, n'est que succession d'états conscients, non pas continuité. Succession est ici encore un abus de langage dans le sens où elle préfigure déjà la notion d'espace. La durée n'est qu'une illusion entretenue par la mémoire qui nous la fait percevoir de façon linéaire, donc spatiale.

À chaque état conscient correspond une vision du monde unique. L'ensemble de ces états (non pas successifs, mais « superposés » ou « juxtaposés » dans notre mémoire) forment l'individu de la même manière que chacun des points reliés entre eux forment une ligne droite.

Ce n'est pas l'univers qui change ou évolue, se dévoilant ainsi à la conscience depuis 13 milliards d'années. C'est notre conscience individuelle et collective qui le révèle chaque fois un peu plus. Il existe déjà en soi (et en nous), dans sa complétude et son absoluité. Il *est* potentiellement. Nous ne faisons que le dévoiler au fil de nos perceptions. À chaque mouvement de chose, à chacune de nos actions comme à chacune de nos pensées, le monde se succède à lui-même et se montre un peu plus. Il est ce que nous y mettons ; il sera ce que nous en ferons.

Chaque instant présent ne vient pas s'inscrire à la suite d'une succession de secondes ou d'années mises ainsi bout à bout jusqu'à il y a 13 milliards d'années en arrière ! NOUS SOMMES 13 MILLIARDS D'ANNÉES EN ARRIÈRE! Nous sommes sur un « tapis roulant » figé à la même place depuis ce qui nous semble être 13,7 milliards d'années parce que c'est ce que nos perceptions et notre mémoire nous disent.

L'instant que nous vivons est dans son essence et dans sa durée toujours le même, mais sans cesse renouvelé dans son apparence par la complexification de la matière (du moins ce que nous considérons comme telle) associée à celle de nos états conscients. De la différence dont se nourrit le cerveau naît la succession ; et de la succession naît la continuité. L'Éternité c'est ICI et MAINTENANT.

La perception de la durée pure, originelle et inchangée dépend de la conscience qu'on en a. La division de la durée par essence unique en durées multiples sera proportionnelle à notre interprétation affective. De cette manière, chaque perception conditionnera par le jeu de la mémoire affective, l'état conscient qui l'accompagnera ainsi enrichi, complexifié. De là une nouvelle perception (une même perception mais renouvelée, retentée) affectivement plus riche, donc entraînant une subdivision de la durée plus « fine ».

[...] ; derrière l'idée, il y a l'unité, la simultanéité de toutes les durées réelles et possibles, la cohésion d'un bout à l'autre d'un seul Être. Sous la solidité de l'essence et de

*l'idée, il y a le tissu de l'expérience, cette chair du temps*¹²,
[...].

Maurice Merleau-Ponty,
Le visible et l'invisible.

Lorsque nous parlons de l'âge de l'univers nous devrions dire en réalité - mais sans éviter la caricature - 13 milliards de perceptions plutôt que 13 milliards d'années.

Toutefois, parler d'une subdivision sans cesse renouvelée de la durée, c'est encore raisonner dans l'espace. C'est ramener la millième partie d'une unité à une unité à nouveau divisible. Parce que c'est continuer d'aligner nos perceptions et nos souvenirs dans l'espace comme il en est des millimètres sur une règle graduée. Chasser le naturel, il revient au galop ! Gardons à l'esprit que c'est notre conscience qui spatialise, et qu'à cette spatialisation nous faisons instinctivement correspondre une durée qui en soi n'existe pas. La mémoire est comme un « photocopieur » qui extrait d'un seul et même instant des *duplicatas* qu'elle juxtapose devant notre attention comme autant d'images, de souvenirs. Lesquels nous donnent l'illusion d'une succession, donc d'une continuité dans la perception que nous appelons improprement *durée* et qui n'est que sensation de durée ; une forme de *nostalgie* de la perception.

La mémoire est paradoxalement la zone d'ombre qui fait que nous ne percevons plus ce que nous nommons à tort le

12 Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Gallimard, coll. « tel », 2003 [1964], p. 148.

passé. Car de *passé*, il ne l'est justement que dans notre mémoire. En réalité, nous n'en sommes tout simplement plus conscients, car la mémoire est en fait une *amnésie* de la *Perception Totale* et de la *Conscience* qui lui est associée. Elle la réduit à la perception de ce que nous appelons le Présent, l'instant. Mais celui-ci est en réalité plus « vaste » que ce que nous en percevons. Le déplacement de notre volonté rend nos perceptions moins intenses. De ce fait, elles se mémorisent et se « passéisent ».

CONSCIENCE DE PLANCK

La matière n'est que l'ombre de la conscience. L'ombre de cette Conscience originelle présente il y a 13,7 milliards d'années, en même temps qu'ici et maintenant. Le passé n'étant qu'un éternel présent « passéisé » par la volonté de perception associée à la mémoire.

L'instant *originel*, dont la science a jusqu'à présent réduit la durée à 1×10^{-43} seconde, autrement dit zéro, virgule, suivi de 42 zéros, avant le premier chiffre... (Constante de Planck¹³), n'a

13 Rappel : En astrophysique, comme en physique quantique, le mur de Planck est cette limite au-delà de laquelle il n'est plus possible à la science de décrire les comportements de la matière. Le physicien Max Planck a ainsi, en son temps, défini de manière précise la température la plus élevée (10^{32} kelvin) et l'intervalle de temps le plus petit (10^{-43} seconde) après le big bang, marquant le début supposé de l'Univers. À ces deux valeurs correspond également une longueur équivalente au trajet parcouru par la lumière durant le temps de Planck soit : 10^{-33} centimètre. Cette dimension correspondrait au rayon de l'Univers soit

« en réalité » pas de limite, car il ne dépend que de la perception et de la conscience qu'on en a. Autrement dit, il ne dépend que de notre propre limite à nous le représenter. Il n'a de réelle limite que dans notre propre capacité à le diviser, à l'étendre et à le spatialiser.

À partir de l'exemple de Bergson cité plus haut, ce 1×10^{-43} seconde pourrait très bien être associé à une conscience qui le vivrait à l'échelle d'une de nos secondes. De cette manière, une de nos dites secondes correspondrait à plusieurs milliards de « secondes » de vie de cette *conscience de Planck* ; soit une durée embrassant la totalité du développement d'un univers comme le nôtre. À l'inverse, nos 13,7 milliards d'années d'évolution cosmique pourraient très bien être associées à une durée des milliards de fois inférieure à une de nos secondes pour une conscience unie à une quantité de mouvement infiniment supérieure à celle de la vitesse de la lumière.

Ce que nous venons d'appliquer à notre perception de la durée et du temps, nous pouvons pareillement l'appliquer à notre perception de l'espace et de la matière. Mais de quelque manière qu'on l'envisage, cette division sans cesse renouvelée n'accroît pas l'espace ni le temps au sens où nous l'entendons. Ceux-ci ne sont qu'interprétations que nous prêtons à nos sensations. Comme dans le rêve, il n'y a pas plus d'espace qu'il n'y a de temps ou de matière. Il n'y a que trois dimensions de perceptions, fruits d'une subdivision sans cesse croissante que notre conscience individuelle et collective interprète comme l'élargissement spatial et temporel de notre

10^{-43} seconde de sa brève histoire.

champ d'expérience. En fait d'élargissement, il n'est qu'une complexification sur laquelle notre conscience se calque comme elle se calquerait, si ses perceptions le lui permettaient, sur l'écart compris entre deux vibrations de la lumière rouge. Nous spatialisons ce qui n'est en fait qu'une meilleure définition de l'image. Ce, de la même manière qu'un télescope ne voit pas plus loin, mais plus gros.

La Création, à l'image d'un film cinématographique, n'est qu'une succession d'états sans cesse changeants, mouvants. Ce qui permet l'existence, ce qui fait le film, ce n'est pas tant la succession de chacune des images qui le composent, que l'anéantissement, la disparition dans la perception de chacune d'elle. Ce n'est pas la création d'une image qui fait disparaître celle qui la précède ; c'est tout au contraire la disparition de cette dernière qui permet la venue de celle qui suit car, tout comme dans la salle de projection, la « bobine universelle » contient déjà tout le film de la Création.

3. DE LA CONSCIENCE

*Être conscient est peut-être un oubli.
Penser serait peut-être un songe, ou un sommeil.
Et dormir, peut-être, pour un moment,
Notre esprit reprenant possession de lui-même.
Qui donc me dit que le rocher inerte et brut
N'est pas la véritable conscience -
L'extase sans fin d'une intelligence
Qui laisse être rocher son corps figé.
Seule la mort le dit -
Mais qui me dit qu'elle le dit ?*

Fernando Pessoa,
Cancioneiro.

Pourquoi la vie ? Pourquoi cette opiniâtre et infinie complexification tout d'abord atomique, puis moléculaire, organique et enfin cérébrale ? Quel but ? Quelle invisible force

a poussé les particules originelles à se lier les unes aux autres dans le chaos primordial ? Attractions, répulsions, fusions, fissions et mutations... Quelle force originelle sous les forces nucléaires ? Quelle... « Volonté » ? Pourquoi cette irréductible détermination de la vie depuis son apparition à vouloir à tout prix se perpétuer, se prolonger elle-même en s'accompagnant d'une complexification sans cesse croissante ? Ce siècle naissant ne tardera pas à nous démontrer la présence d'une mémoire au niveau des particules constitutives de la matière. Pourrait-on, à partir d'une telle découverte, avancer l'idée d'une conscience ou *proto-conscience* inscrite dans l'énergie de ces atomes, et donc issue des origines s'il en est ?

La physique nucléaire a, depuis longtemps déjà, démontré que toute particule matière/énergie provenait directement du big bang et, en conséquence, de ce qui l'a précédé. Se pourrait-il donc qu'il y ait une mémoire et une conscience embryonnaires au cœur de chaque atome constitutif de l'univers « inerte » et de l'univers « vivant » ? Rien ne permet de rejeter cette hypothèse si ce n'est notre propre conception du conscient, du vivant et de la mémoire. Or, les conceptions ne sont que des assertions validées par le sens commun, autrement dit la majorité. Elles deviennent alors facilement des habitudes de penser puis des certitudes dont il est difficile de se défaire.

Ainsi, en structurant la matière à laquelle elle était intimement mêlée depuis les origines, la conscience, fragmentée depuis treize milliards d'années, a naturellement opéré un lent processus de réunification par le biais d'une patiente évolution dont le cerveau humain et ses prolongements

technologiques sont, en l'état actuel de nos connaissances, les plus récents aboutissements.

Nous savons que ce qui caractérise au mieux la conscience qui est la nôtre est l'acte volontaire emprunt de liberté. Mais qu'est-ce que l'intention ou la volonté chez l'homme, sinon la manifestation d'un désir pour la satisfaction d'un besoin ? Tout n'est ici que question de vocabulaire. Ce qui n'est que besoin chez l'animal, donc emprunt de nécessité, devient soudainement désir chez l'homme, autrement dit, une nécessité nouvellement teintée de liberté : une VOLONTÉ.

Ainsi, entre la matière brute et l'esprit le plus capable de réflexion il y a toutes les intensités possibles de la mémoire, ou, ce qui revient au même, tous les degrés de la liberté.

Henri Bergson,
Matière et mémoire.

Cependant, entre ces différents organismes, et donc entre ces différentes formes de volonté ou d'intention, la nuance tient seulement dans leur complexité respective et dans la part d'affectivité qu'elle recouvre. Ainsi, depuis la première macromolécule jusqu'à l'homme, il s'agit bien d'un seul et même besoin affectif primitif différemment exprimé en raison de la complexité de son support organique et qui se révèle chez l'homme par des sentiments plus complexes et subtils les uns que les autres. Mais prenons bien garde à la façon de formuler nos idées. Il ne s'agit pas de dire que la conscience et les

sentiments humains d'aujourd'hui ne sont que les fruits de la complexité. Je ne suis pas ici partisan d'une évolution créatrice comme le dit Bergson, mais révélatrice. Nous traduisons et déclinons, sous une multitude de formes (eu égard à notre complexité du moment) un besoin originel présent dès les premiers « instants » de l'univers. Or, ce n'est pas parce que ce besoin est premier qu'il est nécessairement primitif ! Renversons notre vision des choses. N'est primitif que son mode d'expression. De la même manière, si une idée géniale est mal comprise, c'est bien la façon dont elle est exprimée ou entendue qui est à incriminer, et non l'idée elle-même. Gardons toujours à l'esprit que, au-delà des apparences, ce n'est pas l'évolution cérébrale qui a ajouté à une émotion unique, basique et primitive les différents sentiments qui nous caractérisent aujourd'hui. Preuve en est des conditions nécessaires au développement cérébral. Celui-ci est essentiellement introduit par les interactions affectives de l'enfant avec son environnement, essentiellement parental et social. Cela sous-entend la présence d'une référence affective de base, d'un besoin affectif originel dont la satisfaction ou non déterminera le développement cérébral. La complexité d'abord, puis l'évolution et enfin le cerveau n'ont fait que subdiviser un affect originel en de multiples nuances contenues en lui mais jusqu'alors inaptées à se manifester. Depuis toujours et à jamais, l'Information est là, sous *l'étoffe du monde*, attendant patiemment de gravir un à un les échelons d'une complexité qui la révèle chaque fois davantage. La complexité ne construit jamais rien de nouveau. Elle ne fait que subdiviser, séparer et

isoler des informations de la même manière qu'un prisme ne vient pas ajouter à la lumière blanche toutes les couleurs du spectre, mais les en extrait. Tout est là depuis toujours et ne demande qu'à être révélé, inventé. C'est la qualité de la mémoire, son niveau de complexité qui définit la capacité de ce qui se trouve « derrière » à se manifester.

L'évolution des systèmes vivants et pré-vivants ne s'est pas uniquement faite par soucis d'adaptation à l'environnement. Le cloisonnement, l'apparition des différentes fonctions inhérentes aux organismes supérieurs (mobilité, digestion, reproduction...) a permis à la conscience sous-jacente de déléguer et de répartir les différentes tâches nécessaires à leur survie. De cette façon, le phénomène conscient a pu reprendre sa course vers l'élaboration d'un support mémoriel plus complexe (le cerveau) tout au long de l'évolution des mammifères supérieurs.

Ainsi c'est en renonçant à une partie de sa spontanéité, en s'engageant dans le monde par des organes stables et des circuits préétablis que l'homme peut acquérir l'espace mental et pratique qui le dégagera en principe de son milieu et le lui fera voir.

Maurice Merleau-Ponty,
Phénoménologie de la perception.

La volonté qui nous caractérise, nos choix ne sont libres qu'en apparence. Ils ne dépendent pas de nous car nous ne

sommes pas ce que nous croyons être. Toutefois, chaque nouvelle circonstance sera libératrice car cause d'un nouvel enrichissement donc d'un élan toujours porté vers l'avant, vers un niveau supérieur de complexité, promesse d'une conscience toujours plus vaste. Mais ce n'est là effectivement qu'une promesse, et en tant que telle, elle ne sera tenue que dans la mesure où l'individu sera apte à aborder l'événement, le présent, de façon résolument nouvelle, en faisant momentanément abstraction de ses expériences passées. L'évolution elle-même nous enseigne que pour progresser, il lui a fallu à chaque étape renoncer à ce qu'elle avait mis plusieurs milliers, voire plusieurs millions d'années à construire. Le hasard, et plus largement le chaos sont la dynamique et la condition *sine qua non* à l'accroissement de la complexité, autrement dit à l'achèvement et à la réalisation du monde.

La notion de liberté apparaît donc comme toute relative. Elle s'avère être plus un principe, un élan libérateur qu'un fait en elle-même. C'est une dynamique toujours croissante ayant pour objectif d'atteindre une « vitesse de libération » peut-être illusoire et dont le point d'aboutissement ultime reculerait au fur et à mesure que nous en approcherions. Ne serait-ce pas là, la définition de l'*idéal* et de l'*utopie* ?

Par l'acquisition et l'intégration d'expériences nouvelles, l'homme accroît les dimensions de sa cellule, mais sans pour autant jamais en abattre les murs, car ces murs c'est lui-même ! La mort semble ici la seule circonstance face à laquelle la conscience pourrait reconquérir enfin une liberté totale, absolue

et définitive. En cela, ne serait-elle pas seulement la mort de toute volonté ?

La notion de liberté est donc déterminée par la capacité qu'a l'organisme, quel qu'il soit, à apporter à tout nouveau problème des réponses adaptées mais néanmoins nouvelles. Notre liberté est donc proportionnelle à notre capacité d'invention. Et c'est cette dernière qui, en élaborant toujours plus de complexité, donc plus de mémoire, fournira un support, un langage toujours plus riche pour l'expression, la manifestation de la conscience. La véritable liberté consiste en notre capacité à renoncer à nos petites libertés individuelles pour une liberté plus vaste, plus totale et absolue, mais que nous ne pouvons qu'à peine imaginer au stade où nous en sommes aujourd'hui. Renoncer ici ne veut pas dire s'enchaîner, mais abandonner les désirs et les contraintes liés à notre personnalité, à notre volonté individuelle.

Aujourd'hui, nos volontés apparemment empruntées de liberté ne sont que les nécessités irréductibles d'hier, exprimées de façon plus subtile grâce à l'évolution du couple complexité/mémoire. Dire cela ne signifie pas ramener ou rabaisser la conscience et les sentiments à ce qu'ils étaient hier : bruts, instinctifs... Il ne s'agit pas ici de réduire le cerveau et ses prolongements scientifiques, artistiques ou spirituels à un vulgaire assemblage de cellules primitives et à une multitude de réactions chimiques. En cela, d'aucuns aimeraient réduire l'amour et tant d'autres sentiments « supérieurs » à de primitives pulsions animales, organiques et biochimiques. Notre vision au contraire est tout autre. Elle

procède sans cesse d'une inversion des valeurs et de notre regard sur le monde. Elle consiste à élever les pulsions d'hier au niveau des sentiments d'aujourd'hui, car c'est à la lumière de ces derniers qu'il faut considérer le passé. De la même manière que l'homme en tant qu'individu est tout entier « présent » dans l'embryon, mais encore physiquement inapte à s'exprimer ; le monde d'aujourd'hui, à travers tous ses plus infimes aspects, a toujours été « contenu » dans ses plus lointains replis, sous ses apparences les plus primitives.

La conscience, toute conscience, participe d'une révélation dont les racines s'étirent jusqu'aux origines mêmes du monde. Révélation d'une vérité aujourd'hui encore partiellement manifestée par une complexification sans cesse croissante de la mémoire liée à celle de la matière. Toutes deux unies et au service d'un principe conscient universel et originel dont elles sont le moyen d'expression ; le langage. Derrière nos volontés individuelles se cache une détermination à *être* universelle dont les cerveaux et les consciences d'aujourd'hui sont les points culminants.

DE L'ENTROPIE À L'ANTHROPIE

L'erreur qui semble persister quant à la définition du phénomène vivant tient essentiellement dans le fait que les biologistes s'entêtent à vouloir le décrire en fonction de ce qui caractérise l'être humain. La maladresse est aussi la même quand il s'agit d'appréhender le phénomène conscient. Nous nous acharnons à les décrire l'un et l'autre à partir des aspects

anthropomorphes qui les caractérisent à notre niveau. Les biologistes, parlant ainsi de la vie en termes de nutrition, individualisation, reproduction, etc., se voient contraints de rejeter les virus hors du cercle très privé du vivant. Et pourtant, quelle intention mieux affirmée, quelle détermination plus efficace, quelle... volonté, sinon celles de l'homme lui-même ? C'est oublier que la ligne peut se prolonger au-delà du point qui nous caractérise. La vie n'apparaît pas à un certain degré de complexité moléculaire. Ce que nous appelons arbitrairement et très humainement la vie n'est qu'une étape dans la réduction du hasard par complexification des propriétés de la matière. Plus simplement, la réduction du hasard est proportionnelle à l'augmentation de la complexité.

Pour illustrer le propos, observons quelques fractions de seconde de la vie d'un proton (particule élémentaire s'il en est) au cœur d'une étoile (*Figure.2*).

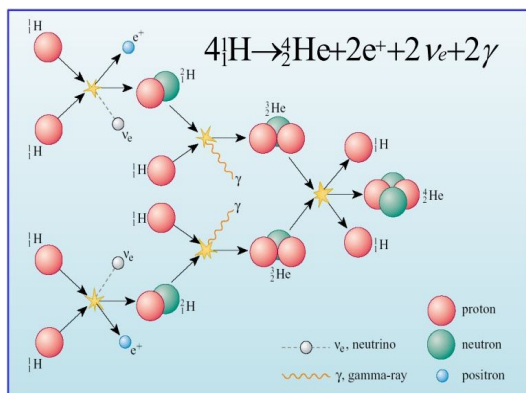


Figure 2.

Au hasard de l'activité intense régnant au cœur de l'astre, les protons ou noyaux d'hydrogène, par de multiples collisions, vont amorcer l'ébauche d'une nouvelle complexité. Celle-là même qui a permis l'apparition de la vie dans le système solaire. Ainsi, en se percutant, deux protons vont se transformer en un couple *proton-neutron* - ou deutéron - et émettre un positron et un neutrino ; particules « résiduelles » de cette mutation. Le deutéron ainsi formé sera susceptible de par sa nouvelle nature, de capter un autre proton solitaire pour former à présent un noyau de Tritium tout en libérant un excédent d'énergie sous forme d'un photon. Enfin, deux noyaux de Tritium ainsi formés par le processus que je viens de décrire vont à leur tour se percuter et donner ainsi naissance à un noyau d'Hélium tout en libérant deux protons excédents qui pourront à leur tour alimenter une autre réaction.

Mais le noyau d'Hélium ainsi formé sera très vite détruit compte tenu de l'activité intense qui règne au cœur de l'étoile. On peut penser en premier lieu que le hasard, fruit de cette activité, s'avère être un frein à l'organisation de la matière. Il contribue, c'est vrai, à détruire presque immédiatement ce qui vient d'être si laborieusement créé. En fait, il n'en est rien, car toutes ces réactions vont faire de plus en plus intervenir la notion d'entropie. Cette dernière est en général assez mal définie par les uns ou les autres et sème le plus souvent la confusion dans les propos. Le *Petit Larousse* nous dit de l'entropie : « Grandeur qui, en thermodynamique, permet d'évaluer la dégradation de l'énergie d'un système. (L'entropie

d'un système caractérise son degré de désordre) ». Mais qu'est-ce que le désordre ?

Au niveau de l'activité stellaire, la complexité relative du milieu est liée au désordre suscité par les différentes réactions. L'étoile est plus complexe que le nuage de gaz interstellaire qui l'a précédé. Pourtant, on peut aisément imaginer qu'elle est aussi plus désordonnée. Sur le plan de l'évolution, un organisme vivant est plus complexe qu'une étoile, mais est-il pour autant plus désordonné ? La complexité ne devient de l'organisation que lorsqu'on lui associe un but. Tout comme les notions de *vivant* ou de *conscient*, l'ordre est une notion arbitraire car affective. Raisonner en ces termes c'est interpréter en fonction de ce que nous sommes.

[...] l'idée de désordre a un sens défini dans le domaine de l'industrie humaine ou, comme nous disons, de la fabrication, mais non pas dans celui de la création. Le désordre est simplement l'ordre que nous ne cherchons pas.

Henri Bergson,
La pensée et le mouvant.

Sorties du champ des activités humaines, les notions d'ordre ou de désordre deviennent caduques. À plus forte raison lorsque nous les appliquons à l'ensemble de la Création. Combien d'autres notions toutes humaines sont ainsi utilisées pour décrire les différents modes de fonctionnements de la nature et ont contribué, et contribuent encore, à de mauvaises interprétations et à de multiples erreurs parfois lourdes de

conséquences ? Ce qui s'applique à l'homme, ce qui caractérise le phénomène humain dans ses différentes manifestations, nous pensons pouvoir systématiquement l'appliquer à tous les phénomènes observables. Nous prétendons toujours tout mesurer à l'aune de l'humanité. Ainsi nous considérons toutes les formes de diversités (quelles soient chimiques, moléculaires, biologiques, animales, noétiques ou cosmologiques...) comme de simples satellites de notre normalité que nous posons d'emblée et sans même nous en apercevoir, comme la référence. Le principe de base d'où tout part et où tout doit arriver. Nous continuons de regarder le monde et l'univers en son entier, non pas en nous plaçant à l'extérieur du « cercle », mais en le considérant depuis un hypothétique centre auquel nous nous identifions.

Tout comme les particules atomiques, les molécules constitutives de notre organisme n'ont que faire du résultat que nous sommes en tant qu'individu. Leur seule « préoccupation » est la stabilité, la permanence. Et celle-ci ne semble être accessible que par la voie royale de la complexité qui n'a ici rien à voir avec une quelconque et toute humaine organisation. Ordre et désordre sont uniquement liés à l'activité du milieu, à son agitation. Ainsi, quand la complexité augmente, l'entropie diminue. L'activité au niveau des particules se fait moins intense. En réaction à la force de gravité opposée à la force nucléaire forte (au niveau du noyau), l'entropie, en libérant une partie de l'énergie contenue dans un système, va pousser celui-ci vers une complexification par association. Les réactions nucléaires seront de plus en plus « absorbées » ou résorbées par

l'entropie. Ce qui se traduira par la fuite d'une certaine quantité d'énergie sous forme de rayonnements.

L'ordre peut naître du chaos à condition de savoir maintenir le système dans cette phase critique de transition (en bordure du chaos) entre la rigidité sclérosée et la turbulence stérile, cette phase critique favorisant la créativité, l'innovation et la complexification.

Joël de Rosnay,
L'Homme symbiotique.

L'intense activité régnant au cœur de l'étoile génère de l'entropie qui elle-même permet la complexité. Cette dernière est alors un gage de stabilité, de conservation, de permanence d'un état. Le hasard et l'entropie, en conjuguant leur action, ont développé la Création en réaction aux propriétés de la matière, ou du « milieu originel ». À l'instar de la division embryonnaire, la complexification universelle s'est faite par subdivisions et associations successives et infinies. La complexité fait sans cesse reculer l'incertitude en même temps que le mouvant. Cependant, une complexité sans cesse croissante induit un rapport de causalité qui lui est proportionnel. Mais cette causalité n'explique en rien la complexité. Elle n'en est que le fruit. Ce n'est pas le rapport de causalité qui fait la cohésion du milieu et le lien entre ses différents éléments. C'est au contraire ce lien originel qui, depuis toujours, crée cette causalité.

Soit la vie, qui n'est après tout qu'un mot, ne veut rien dire ; et il faut lui substituer le terme de complexité. Où bien nous le conservons en acceptant de l'élargir à l'ensemble de l'évolution, depuis les premiers instants de l'univers et jusqu'à l'homme moderne. Et ce, sous réserve bien sûr qu'elle n'ait pas fait œuvre de plus de complexité ailleurs dans le Cosmos. À défaut de rétrécir tout le paysage pour le faire tenir dans le champ de nos œillères, mieux vaut élargir notre vision. La vie n'a jamais commencé et ne cessera jamais. Elle ne nous a pas attendu et ne nous attendra pas. Elle est ce mouvement incessant des choses. Elle est cette respiration ; cette dynamique qui depuis la nuit des temps anime le plus infime quanta de matière comme la plus lointaine des galaxies. Ce que nous appelons improprement la vie n'est qu'un des nombreux aspects de l'évolution cosmique que nous définissons affectivement comme organisé parce que nous mêmes y sommes associés. Nous sommes juges et partis. Nous réduisons la vie à un aspect de la complexité dont nous sommes une des représentations. Notre esprit, par faiblesse ou égocentrisme (l'égocentrisme n'est-il pas lui-même une faiblesse ?) se laisse entraîner par la pente naturelle des mots. Ce qui n'est qu'un des aspects du vivant devient pour nous la vie, au sens restrictif du terme. Ainsi, à cette notion nous associons l'étape qui nous caractérise. Le véritable problème se pose enfin lorsque nous nous retrouvons face à la vie : nous ne la reconnaissons pas !

« Dans une perspective cohérente du monde, la Vie suppose inévitablement, et à perte de vue avant elle, de la Précie¹⁴. »
« Dans l'univers matériel, la Vie n'est pas un accident, mais l'essence du phénomène¹⁵. »

CAUSALITÉ OCCASIONNELLE

Le problème inhérent à toute démarche scientifique tient dans le fait que le chercheur, ou le simple observateur, part toujours d'un état, qu'il considère comme un résultat, et tente, au prix de maints efforts, d'en déterminer les causes. « La pure sensation, définie par l'action des *stimuli* sur notre corps, est l'effet dernier de la connaissance, en particulier de la connaissance scientifique, et c'est par une illusion, d'ailleurs naturelle, que nous la mettons au début et la croyons antérieure à la connaissance¹⁶. »

Le monde aurait-il pu être autre que ce qu'il est ? Naître c'est inventer les causes qui ont concouru à ma naissance ; inventer au sens de créer un rapport de causalité. L'homme n'est pas le résultat d'une suite de faits tous plus improbables statistiquement les uns que les autres. C'est lui qui invente, qui *réifie* cette suite de faits. L'effet explique la cause plus que celle-ci n'implique l'effet. La causalité est en fait rétroactive.

14 Pierre Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, éditions du Seuil, 2000 [1955], p. 45.

15 Pierre Teilhard de Chardin, *L'avenir de l'homme*, Éditions du Seuil.

16 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, coll. « tel », 1999 [1945] pp. 46-47.

C'est à partir de l'effet que toute la série des événements qui le précèdent trouve une justification. C'est l'effet qui, en naissant, jette un lien de causalité qui « remonte » le courant des apparences jusqu'en amont.

Et, d'autre part, le mouvement d'un corps que l'on dit déterminé par une cause extérieure est néanmoins en soi manifestation de sa Volonté, laquelle est simplement sollicitée par la cause.

Arthur Schopenhauer,
De la volonté dans la nature.

Les causes, quelles qu'elles soient, ne sont donc plus autant productives que *permissives*. L'activité du milieu, qu'il soit nucléaire, chimique, organique, humain et même social, augmente les différentes formes de causalités qui elles-mêmes favorisent la mise au jour de complexités nouvelles. Ce que nous prenons couramment pour des causes ne sont en fait que des conséquences indirectes ; des *prétextes ou occasions*.

L'individu n'est pas une finalité. Il n'est qu'une succession de manifestations depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il est plus une idée qu'un des ses multiples aspects ou *reflets*, tous provisoires. Il n'est qu'une étape, une subdivision du principe humain présent dans l'ovocyte fécondé. Mais nous nous attachons plus à l'aspect qu'à l'idée parce que notre conscience individuelle y est associée et qu'elle est essentiellement faite de nos perceptions, elles-mêmes issues de nos sensations et de

notre volonté d'agir sur le monde. De la même manière, ce principe humain n'est qu'une manifestation du phénomène vivant inscrit au cœur de la matière comme il le fut au cœur de l'« ovocyte universel » dont le Big-bang est la limite perceptible, ou plutôt connaissable. Tout au long de l'évolution, c'est l'effet qui s'est subdivisé et qui a, par association de ses « sous-produits » engendré des causes apparentes et non pas efficientes.

La conscience réfléchie n'est qu'un épiphénomène parce qu'elle est provisoire, non seulement à travers ses états successifs, mais aussi au regard de l'évolution. Au même titre que la forme associée à la matière, elle n'est que le produit transitoire d'une vaste complexification qui se poursuit à chaque instant. Ma conscience présente n'est pas celle du début du chapitre. C'est à travers cette impermanence de chaque instant qu'il m'est permis d'affirmer qu'elle n'est pas déterminée et définie de façon absolue. Elle est l'expression de quelque chose qui la dépasse tout comme elle l'a précédé. La mort est là pour nous le rappeler. Ma conscience est une synthèse dans l'instant à laquelle ma mémoire apporte l'illusion de la continuité. En fait, elle n'est que vibrations successives. Il y a identité du principe conscient mais sans qu'il y ait pour autant identité des états conscients. En cela, *je* n'est qu'une illusion : il est l'ombre associée à la forme.

Enfin, tout porte à croire que *vivant* et *conscient* ont évolués de concert. Ils ne sont ni plus, ni moins, que les deux aspects d'une matière sans cesse plus complexe et plus aboutie. Une matière toujours plus réelle et palpable, mais aussi plus

lointaine à chacune de nos perceptions. D'où, à terme, s'il en est, une forme d'*impasse cérébrale* et/ou matérielle qui ira grandissante à chaque fois que nous augmenterons notre emprise sur le « réel » ; ou que ce dernier augmentera son emprise sur nous. Car en effet, comment imaginer un monde, une matière, sans conscience pour la consolider, la valider et la certifier ? Inversement, comment imaginer une conscience sans objet de conscience pour la sous-tendre et lui offrir le point d'appui dont elle a besoin pour se « projeter » vers l'avant et se survivre à elle-même ?

CONSCIENCE ET COMPLEXITÉ

Il ne peut y avoir de pensée qu'à partir de l'expérience. Et nous savons, par expérience, qu'il ne peut y avoir d'expérience sans mémoire. Celle-ci est une propriété inhérente à la matière et proportionnelle à son niveau de complexité. Toutefois, gardons à l'esprit que, inerte ou vivante ; organique, végétale ou minérale, la matière est toujours constituée des mêmes particules élémentaires. Aussi, quand bien même la mémoire ne soit pas toujours évidente en apparence, elle n'en demeure pas moins présente dans le plus infime corpuscule. Tout comme la vie, la mémoire et la conscience n'apparaissent pas spontanément à un certain degré d'organisation. Si la lumière ou le feu surgissent brutalement en réponse à quelque réaction chimique appropriée, l'évolution, comme son nom le suggère, est toute entière progression et non pas succession d'événements majeurs, marquant à chaque instant de l'histoire

de la vie autant d'étapes franchies par bonds successifs. Tout comme l'homme avant terme implique un état « pré-humain » ; la vie, comme le dit Teilhard, suppose en amont de la « pré-vie », et la mémoire comme la conscience, des stades également embryonnaires et « préparatoires ». Mémoire et conscience imperceptibles certes, mais déjà à l'œuvre et forçant de toute part la matière ; prisonniers d'une complexité, d'un *langage* encore incomplet et balbutiant, jusque-là inapte à les laisser s'exprimer.

La mémoire est à la base une empreinte comme les autres, et sa variabilité ne dépend que du niveau de complexité de son support. Elle est la trace d'un passé et ainsi la preuve plus ou moins nette d'une préexistence et d'une attention ou présence à cette préexistence : une conscience.

Sans le développement d'une mémoire adaptée, la conscience réfléchie se dilue dans l'instant. C'est l'avortement de l'esprit, inapte à se projeter dans l'avenir en prenant appui sur son passé. Sans la mémoire pas d'expérience, donc pas d'expérimentateur. Sans l'expérience, il n'y a pas d'intelligibilité du monde et de soi-même, donc pas de survie identitaire possible. La mémoire est un facteur déterminant, déterminant le *moi*. L'individualité n'est que la succession d'instants conscients reliés entre eux par la mémoire, car NOUS NE SOMMES QUE PARCE QUE NOUS NOUS SOUVENONS D'AVOIR ÉTÉ.

La conscience réfléchie ainsi que l'individualité et la personnalité qui y sont liées ne sont que des épiphénomènes.

Nous ne sommes pas ce que notre mémoire tend à vouloir nous faire croire.

Comme je le disais précédemment, la seule différence réelle entre une pierre et le cerveau humain pour ne prendre que ces exemples (et considérant les deux comme des ensembles plus ou moins homogènes de protons, neutrons et électrons), est leur niveau de complexité et de fait, le niveau de complexité de l’empreinte (ici, de la mémoire) qui en résulte. Prenons l’empreinte de la main dans le sable. La mémoire est à la conscience ce que le sable est pour la main : son révélateur. Ce qui fait le contenu mémoriel et la conscience qu’il induit ne tient pas au fait qu’il soit localisé en telle ou telle partie du cerveau, rattaché à telle ou telle cellule ou processus biochimique... Il est simplement introduit par le degré de complexité dont ces cellules ou molécules sont la traduction. Toute mémoire et la conscience qu’elle implique sont directement dépendantes du niveau de complexité de leur support matériel.

Ainsi, la simple molécule d’eau se doit de posséder sa propre mémoire et une conscience ou *présence* qui lui est associée et proportionnée.

Nous avons le tort de considérer le *vivant* comme détenteur exclusif du phénomène conscient. Nous lui associons d’emblée la complexification cérébrale qui est la nôtre et nous en faisons la condition *sine qua non* au développement de ce même phénomène. De la même manière, nous associons la conscience de soi au seul cerveau humain alors que rien ne nous empêche d’imaginer que d’autres espèces animales ont pu développer

elles aussi une telle conscience, même si elles n'ont mentalement ou physiologiquement pas la possibilité de l'exprimer. Un tétraplégique qui n'a de fait plus la possibilité de manifester de quelque façon que ce soit ses idées, son état d'esprit, sa conscience de l'instant et de lui-même, reste à nos yeux une personne douée de conscience parce que nous savons ce qu'est la tétraplégie.

De même, nous disons couramment que l'homme est la seule espèce douée de sentiments quand les autres espèces animales ne font tout au plus état que de « simples » émotions. En fait, inversons notre vision des choses. Considérons simplement que les émotions d'hier étaient déjà les sentiments d'aujourd'hui mais inaptes à se manifester car ne disposant pas d'un support matériel suffisamment élaboré pour pouvoir s'exprimer. La complexité est le langage de la nature. Elle est le véhicule du message qu'elle cherche à exprimer depuis la nuit des temps et en toutes circonstances ; ici et jusqu'aux confins de l'univers visible et invisible. L'idée d'une évolution par empilements successifs d'événements biologiques majeurs, tous aussi fragiles et improbables les uns que les autres, serait pour le moins une succession de hasards exceptionnels de la part de la nature.

La mémoire est la « matière première » de la conscience à partir de laquelle elle peut se manifester et être ainsi conscience *de* quelque chose et *par* quelque chose. Gardons toujours à l'esprit que la conscience est omniprésence. Elle est à tous les stades de la complexité. Elle est depuis toujours comme un

milieu ambiant, l'*éther* des anciens. Elle est le substrat et le support du monde ; le « contenant » de toute existence.

La matière est depuis toujours, et jusque dans ses fondements les plus lointains, spirituelle. Et c'est parce qu'elle est spirituelle que toute forme de complexification menée à son « terme » aboutira à l'émergence de l'esprit *dans* et *par* elle. Et ce, quoiqu'en disent les exobiologistes le plus souvent partisans d'une seule « formule chimique » et d'un seul type de biosphère à l'origine de toute vie et de toute conscience. Inéluctablement, toute forme d'agencement, de complexité et d'organisation aura toujours l'esprit et la conscience comme dénominateurs communs. La conscience est une constante inscrite au cœur de la matière comme la charge est inscrite au cœur de chaque particule. Plus qu'inscrite au cœur des choses, elle en est la raison, la cause et la condition *sine qua non*. L'esprit est partout et depuis toujours en PUISSANCE, attendant le travail de la complexité pour être amené à l'acte. La spiritualité de la matière n'est pas la spiritualisation de celle-ci. La matière ne devient pas esprit à force d'élévation par la complexité. La matière est esprit en puissance, et la complexité ne fait que le révéler. Elle est l'esprit à l'état primitif. Il ne s'agit donc pas ici d'une transformation de l'une en l'autre, mais d'une RÉVÉLATION de l'un à l'autre.

Si la vie ne se traduit qu'en terme de complexification, force est d'admettre que le principe vital, ainsi que tout ce qui le caractérise aujourd'hui chez la plus « évoluée » des espèces animales, était d'ores et déjà présent lors de la « première seconde ». Il est la seule constante susceptible d'être retenue.

Un potentiel inhérent à la manifestation elle-même. Il en est la dynamique, le moteur, le champ de possibilité. Mais cette complexification n'est là que pour permettre une mémoire elle-même au service d'une conscience dont la matière est intrinsèquement porteuse et qui n'attend que de pouvoir enfin se révéler au monde et à elle-même. L'intention de l'univers et plus tard de l'évolution ne s'avérerait pas tant être anthropique que « conscientique » dans la mesure où le phénomène conscient en est depuis toujours l'incontournable finalité, originellement inscrite dans la structure de ses plus infimes constituants. La conscience étant alors une *constante* dont la capacité à se manifester est directement dépendante du niveau de complexité du milieu.

D'une certaine façon, et depuis la nuit des temps, la fin a toujours justifié les moyens employés par la nature. Le résultat final de l'évolution, qui semble aujourd'hui être la conscience, (mais qui n'est sans nul doute qu'une étape) et dont nous pensons être les plus représentatifs, a toujours été là, présent depuis les origines.

Depuis toujours, et à cause de cette faiblesse malade à ne vouloir considérer que les seuls faits et donc les apparences, nous avons trop souvent tendance à considérer les différents aspects de la matière comme choses acquises et définitives alors qu'elles ne sont que la partie visible de l'iceberg. Nous tentons par l'observation de relier entre elles les différentes manifestations de la nature. Nous juxtaposons depuis toujours les différentes parties du puzzle en espérant pouvoir les unir dans un rapport de causalité « de surface » alors que ce dernier

est à chercher en « profondeur » et en deçà de la « surface » des choses. Les différentes facettes du monde ne sont que les différentes manifestations d'un seul et même point d'origine. Tout n'est que ramifications et éclosions avec en amont un seul et même germe dont la richesse du message ne peut se manifester que dans la diversité et par la complexité.

CONSCIENCE ET MÉMOIRE

Où est la part d'inaltérable en moi ? Quelle est-elle ? Existe-t-elle seulement ou n'est-ce qu'un rêve ? La conscience individuelle n'est-elle qu'une illusion entretenue par la mémoire que nous avons de nos perceptions ? Mémoire enveloppant le présent et le situant par rapport à un passé et un avenir ; lui donnant une histoire en étendant son existence au-delà de ses propres limites qui sont celles de notre attention au présent : les limites de l'instant. La conscience n'a-t-elle de réelle existence que dans la perception à laquelle elle se réfère ?

La mémoire assure la cohésion et la continuité des perceptions, et par là même, de l'attention à la vie. Elle maintient la conscience « au présent ». Il ne peut y avoir de conscience - ou de manifestation de celle-ci - que s'il y a quelque chose dont elle puisse être *conscience*. Pour que l'esprit devienne consistant et constant dans le présent, il faut qu'il se « cale », qu'il « s'appuie » sur une mémoire devenue assez complexe et riche pour le sous-tendre. La *qualité* de la conscience est toujours la même quel que soit le degré de

complexité qui la « contient » ou la révèle. Seule la « quantité » des états conscients, leur intensité et leur fréquence dans la succession dépend de la complexité qui les introduit.

La mort, en définitive et avant tout, n'est-elle pas seulement la mort de toute sensation corporelle, et donc de toute perception ? Ainsi, le « vide perceptif » qu'elle implique brise les amarres qui retenaient jusqu'alors la conscience au monde ou « dans le monde ». La mort n'est en fait qu'une *mort apparente* et pour soi, et pour les autres. Pour qu'il y ait conscience, il faut, je le disais, qu'il y ait conscience de quelque chose. Et ce quelque chose ne peut être prêté (au mieux) que par les sens ; (au pire), par la mémoire. L'absence des uns ou de l'autre dans la mort, entraîne une conscience de l'absence, et de fait, une *apparente* absence de conscience mais qui n'en est pas pour autant la disparition totale. Elle n'est qu'absence de manifestation.

Si cette conscience est chose changeante tout comme l'instant auquel elle se réfère, dans lequel elle se reflète ; si elle n'a pas de réalité propre, immuable, à quoi puis-je donc me raccrocher ? Y a-t-il au cœur de ce que j'appelle ma conscience un noyau dur, inaltérable, non tributaire du temps et des événements ; une part incorruptible ? Ma conscience d'aujourd'hui n'est pas celle d'hier. Ma conscience présente n'est pas celle de l'instant qui a précédé. Elle n'en est qu'un fac-similé retranscrit par la mémoire et enrichi par les événements ; une conscience en quelque sorte « clonée ». Comme une onde se déplaçant continuellement le long de la berge mais « jamais faite de la même eau », bien que toujours

identique en apparences. L'esprit est pareil à une flamme entretenue par la « combustion » de nos sensations mêlées à notre mémoire innée et acquise. La lumière (la conscience) qu'elle diffuse est certes perceptible et donc réelle en tant que phénomène ; cependant, sous une apparente *identité*, elle n'est jamais la même car renouvelée à chaque instant. Elle n'a donc pas de réalité propre, absolue et définitive ; donc sans substance, corruptible. La personnalité, l'individualité ne sont qu'une impression, un « mouvement d'ensemble ». De la même manière que l'homme *physique* est à la fois l'embryon, l'enfant, l'adulte et le vieillard qu'il a successivement été ou qu'il sera tout au long de sa vie. Idéalement, la personnalité est la synthèse de tous les individus que nous sommes successivement à chaque circonstance, à chaque expérience et à chaque instant de notre existence. La conscience est *musique*. Elle est à la fois rythme, harmonie et mélodie. Elle est avec la vie une succession ininterrompue de sensations, de perceptions et de pensées comme autant de vibrations qui composent la symphonie de notre personnalité liée à notre humanité. L'homme est un paysage, et comme tout paysage, il suppose une vue d'ensemble.

Kant, dans son *Anthropologie du point de vue pragmatique*, Livre I, affirme que : « [...] Le pouvoir de dire *je* élève l'homme infiniment au dessus de tous les êtres vivants sur la terre. Par là, il est une personne [...]. » Mais ce que Kant oublie de préciser, c'est que cet individu, cette personne synthétisée par ce qu'il appelle l'entendement, - et qui n'est qu'une fonction cérébrale, *a fortiori* corporelle comme les

autres - est une personne sociale, identifiée et reconnue comme telle. Ce *je* là est sans réelle substance ; un phénomène, à terme, une illusion.

Kant parle lui-même du *je* dans sa représentation. Là où il voit une personne, il n'y a qu'un personnage ; un *je* d'acteur. Derrière la personne, il n'y a personne ! Mais dire qu'il n'y a personne ne veut pas dire qu'il n'y a rien. Comme le dit Jean Guilton, derrière l'individu il y a l'être, et c'est ce dernier que nous essaierons de mettre en lumière.

Dans le même texte, Kant fait remarquer que « [...] l'enfant qui sait déjà parler assez correctement ne commence qu'assez tard, (peut-être un an après), à dire *je* : Avant, il parle de soi à la troisième personne. (Charles veut manger, etc.). Et il semble que pour lui une lumière vient de se lever quand il commence à dire *je*. À partir de ce jour, il ne revient jamais à l'autre manière de parler [...] ». Là où Kant parle d'une lumière qui se lève pour l'enfant découvrant le *je*, l'on pourrait tout aussi bien décrire une obscurité qui l'enveloppe.

Par le pouvoir de dire *je*, l'homme transcende le règne de la nature, certes, mais il rompt aussi avec elle en s'individualisant, en se définissant comme unité, comme être social revendiquant son identité. En se cristallisant lui-même, il s'interdit d'accéder directement à la véritable connaissance, ou devrais-je dire, à la véritable expérience de soi, du *je* originel préexistant au *je* social. Un *je* peut en cacher un autre ! L'enfant devient alors asservi à ce *je* social qui va conditionner toute son existence. Les circonstances extérieures, la société, n'auront alors de cesse d'imprégner en lui les valeurs, les lois

et les conditions de son développement physique et cérébral. Cependant, toute idée et toute valeur sont toujours déterminées et établies par rapport à d'autres idées et valeurs qui leurs sont antérieures et auxquelles elles sont liées depuis des générations et des millénaires. Nous sommes aujourd'hui, au sein de nos sociétés, toujours tributaires de ce que le premier hominidé a préétabli avant nous de façon arbitraire car subjective. Normes et concepts encore ébauchés certes, mais qu'il a définitivement fixés dans notre mémoire individuelle et collective.

La mémoire n'a rien à faire avec les nerfs, avec le cerveau. C'est une propriété originelle. Car l'homme porte en lui la mémoire de toutes les générations passées.

Friedrich Nietzsche,
Le Livre du philosophe.

Le cerveau enfin, gigantesque pressoir de par sa complexité, tire de ces vendanges un vin exceptionnel qui nous enivre parfois - le *je suis, j'existe* - mais qui tend peut-être à trop vouloir nous engourdir, nous endormir et nous faire oublier notre véritable nature. C'est la victoire du *je* cérébral, l'usurpateur, l'imposteur, outil et instrument de servitude utilisant nos sensations corporelles et qui, par le biais d'une savante alchimie nous les renvoie en nous faisant croire qu'elles sont *nous*. Ce *je* là n'est qu'un *je* de miroirs !

Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche n'affirme-t-il pas que le sens et la conscience ne sont que des instruments et

des jouets car, « [...] par delà tes pensées et tes sentiments, mon frère, il y a un maître puissant, un sage inconnu, qui s'appelle le Soi. Il habite ton corps, il est ton corps¹⁷ » ? Il est TOUS CORPS, pourrions nous rajouter.

17 Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Garnier-Flammarion, 1996 [1969], p. 72.

4. DES ÉTATS MODIFIÉS DE CONSCIENCE

Sommeil

*J'ai un tel sommeil que penser est un mal.
J'ai sommeil. Dormir est pour l'homme
Un état semblable à la veille de l'animal.
C'est vivre au fond de l'inconscient avec lequel
L'animal sent à la surface de la vie.
C'est mon être, au tréfonds de lui-même,
À lui-même étranger.
J'ai peut-être sommeil parce que j'en suis arrivé
À pressentir la bête abandonnée en moi,
Et que le sommeil est un souvenir de rencontre.*

Fernando Pessoa,
Cancioneiro.

Les rêves c'est la réalité écorchée vive ; mondes d'une densité presque palpable où tout n'est que bouillonnements, convulsions, spasmes et soubresauts violemment épileptiques. Tout y est cent fois plus réel qu'à l'état de veille. Les sentiments de peur, de haine et d'amour y sont élevés à des niveaux, vers des états paroxystiques en comparaison desquels la dite réalité se révèle des plus insipides.

Mondes merveilleux où la mort est la vie ; et la vie plus vivante encore. Univers où la douleur n'est plus la douleur, où le plaisir n'est plus le plaisir mais où toutes les sensations sont décuplées et font sans distinction vibrer l'être de toute son âme et de tout son cœur.

Même l'air y est palpable, densifié à l'extrême limite de la brisure et comme muni d'un nombre infini de terminaisons nerveuses. Telle une peau retournée laissant les nerfs à vif et dévoilant les bouillonnements de chair et de sang d'une « sous-vie » contenue.

La plupart de nos rêves sont d'origine purement affective. Des émanations de notre inconscient comme autant de vapeurs et de parfums résultant de la fermentation de nos souvenirs, de nos désirs, de nos peurs... D'autres, plus rares, relèvent d'une forme d'intuition. Une spontanéité de l'esprit trouvant sa source en amont de toute mémoire individuelle acquise, ou même innée. L'*idée* qui sous-tend ces rêves, se charge du matériau mis à sa disposition par la mémoire (mais sans pour autant y trouver une justification). Elle se manifeste par une perception et une émotion tout à fait singulières et spécifiques à ces rêves.

J'ai rêvé une nuit que se déployait devant moi une figure géométrique sur fond de ciel étoilé. La voûte céleste se présentait comme la paroi intérieure d'un œuf et occultait ainsi le véritable aspect de la réalité. J'avais tout compris devant cette peinture onirique. Toutes mes interrogations concernant l'univers dans son infinie complexité y trouvaient leurs réponses. Au réveil, je tentais en vain de me souvenir de la « peinture » d'où semblait émaner la Connaissance. Mais la Connaissance se refusait à présent à moi. Seul demeurerait le souvenir d'une émotion, d'une perception et d'un sentiment d'absoluité de l'entendement dont j'avais fait l'expérience durant mon rêve. Souvenir qui lui même allait en s'amenuisant au fur et à mesure que mes sensations corporelles s'emplissaient de cette nouvelle journée.

Que s'était-il passé au juste ? Quelles étaient la nature et l'origine de ce sentiment qu'il ne m'a jamais été donné d'éprouver autrement que durant certains rêves, au demeurant fort rares ?

Un *stimulus* extérieur pendant le sommeil, l'activité cérébrale inconsciente provoquent des perceptions qui sont autant de prétextes et d'occasions de représentations oniriques exclusivement de nature affective, donc issues de l'expérience. Tous ces rêves sont la réactualisation d'un vécu amplifié par l'absence de conscience réfléchie. Le rêve de nature intuitive lui, et à l'instar de l'art, est une invention à part entière ; une révélation, une inspiration qui trouve son origine en amont ou en deçà de toute expérience affective individuelle ou même générationnelle. Il s'agirait là d'une mémoire pré-affective non

plus individuelle, mais collective et universelle, nichée et cachée depuis les origines au cœur de la matière, autrement dit, à l'origine de la perception. Dès lors, nous pouvons implicitement admettre l'existence de ce que j'appelle un *Noyau Affectif Primordial*, qui n'est autre que le fondement, le *substratum* de toute représentation et de toute conscience liée à cette représentation. Ce Noyau Affectif Primordial serait donc à la base de toute forme de complexité universelle, organique ou cérébrale. Il est le Centre des centres, non plus géographique, mais structural et transcendant ; le maillage essentiel à l'édification du monde et de l'apparente diversité des choses et des êtres qui semblent le composer alors qu'ils n'en sont que les mouvements de surface.

Dans l'initiation shamanique, on retrouve tous les éléments empiriques majeurs décrits lors des rites de passage traditionnels. Les séances d'initiation des shamans sibériens ou ouralo-altaïques sont des événements très intenses et spectaculaires. L'expérience centrale du voyage shamanique est à nouveau une rencontre profonde avec la mort ; elle est codifiée en tant qu'annihilation rituelle avec une résurrection et une renaissance. Les rêves et les visions initiatiques incluent la descente dans les régions infernales, la souffrance et la mort puis, l'ascension dans les cieux avec la résurrection. Les shamans sibériens affirment que durant leurs « maladies initiatiques » ils meurent de trois à

*sept jours sous leurs tentes (yurts) ou dans un endroit solitaire*¹⁸.

Le dysfonctionnement cérébral dans les cas de psychopathologies de types hallucinatoires signifierait simplement que le cerveau n'accomplirait plus son rôle de filtre. Il laisserait ainsi librement s'exprimer certains éléments du Noyau Affectif Primordial dans le champ de la conscience réfléchie tout en leur permettant d'interagir avec la mémoire et les perceptions sensorielles. Mais il faut d'ores et déjà dissocier les maladies trouvant leur origine dans l'inconscient, sans qu'aucune altération de la matière cérébrale ne soit reconnue comme en étant la cause ; et celles dues à un dysfonctionnement physiologique du cerveau. Par exemple des troubles liés à l'administration de drogues, ou faisant suite à des lésions. Ou bien encore ayant des causes internes comme des dérèglements biochimiques et métaboliques comme dans le cas des schizophrénies. Il faut toutefois bien distinguer que ce n'est pas tant le mauvais fonctionnement en soi qui est source de psychose. Comme je le disais plus haut au sujet des apparentes causes, le dysfonctionnement ici n'est qu'une cause occasionnelle. C'est peut-être au contraire l'absence de fonctionnement qui « permet » ou « autorise » le passage d'une autre forme de connaissance jusque-là « empêchée » par le « bon » fonctionnement cérébral.

18 Stanislav Grof, Joan Halifax, *La rencontre de l'homme avec la mort*, éditions du rocher, 1982, pp. 249-250.

Pour reprendre l'exemple des schizophrénies, (du grec *schizen* : fendre, et *phren* : esprit), il ne faut pas tant voir dans cette « fêlure » l'origine de la maladie, qu'un « espace » laissé libre à un tout autre domaine d'expérience qui transcenderait le pouvoir de cohésion et de coercition du cerveau. Il faut une nouvelle fois inverser notre vision du monde et envisager tout dysfonctionnement cérébral, non pas comme une altération par rapport à un fonctionnement qualifié de « normal », mais comme introduisant un nouveau mode d'action que l'on pourrait qualifier de permissif. Un défaut de fonctionnement n'est pas nécessairement un fonctionnement défectueux. Il n'est que différent et ne prend le caractère de « défectueux » qu'au regard de la norme, autrement dit le sens commun, inventeur de la réalité objective.

Il a été constaté que des sujets mis dans un état de complet isolement sensoriel par le moyen de caissons, se trouvaient assez rapidement (quelques heures) en proie à de multiples hallucinations. L'absence totale de sensations corporelles, et donc de perceptions, entraînerait une baisse de l'activité cérébrale et permettrait en conséquence l'apparition de ces hallucinations qui, d'après les physiologistes, trouveraient leur origine dans une activité nerveuse autonome.

Dans un article paru dans le magazine *Science & Avenir* de Février 2002, Éléna Sender et Hervé Ratel nous disent que pour certains chercheurs, si la conscience et la mémoire semblent pouvoir fonctionner indépendamment de l'état du cerveau, il faut y voir la preuve que celui-ci n'en est pas la matrice. Cela expliquerait, selon le professeur Pim Van

Lommel « [...] pourquoi tous les patients de notre étude cliniquement morts - EEG plat, aucune activité du cortex, pupilles fixes et dilatées, perte de réflexes -, ont partout fait état d'une conscience totalement claire et de sensations très bien définies ». Pour lui, la biochimie et la neurologie ne peuvent expliquer cette situation *a priori* paradoxale.

Dans tous les cas, et d'après les analyses neurobiologiques, ce serait l'absence d'activité cérébrale qui entraînerait une réaction. Cela relèverait presque du non-sens si l'on n'envisageait cette absence comme autant de présence d'une réalité *pré-cérébrale* ou *méta-cérébrale* révélée dans la maladie par sa confrontation directe avec ce qui reste de conscience réfléchie.

Partant de ces dernières constatations, on peut avancer que l'activité onirique relèverait d'une forme de schizophrénie « contenue » dans le champ de la conscience pré-réflexive. Le rêve tout comme le délire passager ou la psychose grave pourraient être d'emblée perçus comme un fonctionnement apparemment anarchique de la mémoire.

Le cerveau est fondamentalement dérangé pendant les rêves, au cours desquels apparaissent des phénomènes cognitifs bizarres comme la discontinuité, l'incongruité ou les hallucinations. Toute personne qui présenterait pendant son éveil une activité mentale proche de celle qui accompagne les rêves serait certainement qualifiée de psychotique¹⁹.

19 M. Deric Bownds, *La Biologie de l'Esprit*, Dunod, Paris, 2001, p. 271.

Mais alors, pourquoi le cerveau ferait-il en sorte de masquer cette connaissance-là ? Parce que c'est tout simplement pour cela qu'il s'est « construit » tout au long de l'évolution. Non pas pour nous empêcher d'accéder à cette connaissance, mais parce qu'il est par définition l'outil de perception par excellence et qu'il participe, depuis que la mémoire existe, à l'intégration du *je*, à la perception de soi et du monde grâce à la mémoire affective de nos expériences passées, individuelles et collectives. Sans cette « matière à perception » qu'est le cerveau, il n'y aurait pas de perception de la matière et l'individualité perdrait pied comme c'est le cas dans la plupart des psychopathologies hallucinatoires. Or, cette individualité est un « choix » qui a été opéré par l'évolution et qu'il nous est difficile de remettre en cause aujourd'hui. Pourquoi ce choix ? Pour quel avenir si avenir il y a ? L'individualité, la conscience de soi ne sont-elles pas des impasses comme elles semblent en prendre le chemin aujourd'hui au vu des différentes menaces que six milliards d'individualités avides de liberté font peser sur l'ensemble de la planète ? Ou ne sont-elles, comme c'est aussi possible, qu'un mauvais passage de l'évolution. Une étape aussi bien transitoire que nécessaire, et que nous sommes dans l'avenir appelés à dépasser en nous unissant et en nous perdant pour mieux nous retrouver et nous compléter dans du plus grand que soi ? Les plus beaux ouvrages ne sont-ils pas faits des matériaux les plus bruts ?

L'idée d'un cerveau agissant plus comme un filtre que comme un organe véritablement « créateur » de toute conscience se vérifie un peu plus lorsque l'on considère de plus

près les anomalies constatées dans le cas des schizophrénies. Ces dernières font plus état d'absence, de réduction, de pauvreté de certains composants de la matière cérébrale plutôt que de véritables lésions ou altérations de celle-ci.

On a constaté entre autres dans certaines régions du cerveau, une réduction du nombre mais aussi du volume des neurones ; une réduction de la densité cellulaire dans toutes les aires hippocampiques ; une pauvreté en neurones des couches superficielles du cortex entorhinal ; et enfin, une réduction du nombre des inter-neurones dans la plupart des couches du cortex cingulaire. De plus, on a pu observer une réduction générale du volume cérébral. Le tout, comme si le cerveau s'était trouvé freiné dans son développement, dans sa complexification ; comme « figé » à un stade antérieur, pour ne pas dire plus « primitif ».

Aussi, de deux choses l'une : ou la malformation génère la schizophrénie, et il nous suffit d'interpréter celle-ci comme une pathologie semblable aux autres, une « anormalité » de fonctionnement d'origine purement physiologique ; ou la malformation permet, autorise la schizophrénie - dans le sens d'un retrait cérébral -, et il n'est plus permis d'envisager celle-ci comme une maladie, mais comme le retour d'un état de conscience antérieur à celui induit par l'activité corticale.

Enfin, et dans la continuité de cette seconde hypothèse, on peut également voir les malformations cérébrales comme les symptômes de la schizophrénie, de la même manière qu'une infection déclenche une fièvre.

Quelle soit générée par la fièvre, les drogues ou toute autre cause, l'hallucination est également accompagnée de troubles de la personnalité et du comportement. L'identité, la reconnaissance de soi est également vacillante pour ne pas dire impossible dans les cas les plus extrêmes, aux moments les plus paroxystiques d'une crise.

Les études anatomo-pathologiques démontrent clairement qu'à chaque aspect de la mémoire correspond une localisation cérébrale. Cette dernière étant cependant plus ou moins bien déterminée dans la mesure où ses divers aspects ne sont pas des systèmes isolés, mais s'interpénétrant les uns les autres. Il apparaît donc difficile de les localiser avec précision.

Toutefois, qu'il s'agisse des schizophrénies, du sommeil, des états de conscience artificiellement provoqués ou qu'il s'agisse de certains syndromes tels que celui de *Korsakoff* (psychose caractérisée par une amnésie antérograde), le dénominateur commun à tous les niveaux de conscience qu'ils induisent se caractérise essentiellement par l'inhibition de certaines fonctions cérébrales mnésiques participant de l'intégration de la conscience réfléchie à partir des sensations corporelles.

Les centres de perceptions apparaissent comme les points névralgiques de la fonction cérébrale tout entière. Portes d'entrée et de sortie de l'information mémorielle, ils contribuent, tantôt à fournir la représentation, tantôt à l'interpréter ; dans le cas du rêve et de la veille par exemple.

La différence principale entre le sommeil et l'éveil serait dans le poids donné à l'influx sensoriel entrant. Selon ce modèle, la conscience est au fond une boucle fermée, formée par des cellules intrinsèquement actives. Cela nous donne l'image d'un processeur à l'activité inlassable qui peut travailler soit en liaison avec les influx sensoriels soit tout seul ; une sorte de babillard interne qui ne s'arrête pas au moment des rêves. Selon ce modèle, notre cerveau serait continuellement en train d'échafauder un moi, générant automatiquement un réseau de perceptions, de mots et d'actes. Pendant l'état de veille, cette activité serait guidée par l'environnement²⁰.

SYNDROME DE KORSAKOFF

Le *syndrome de Korsakoff* est une amnésie antérograde avec confabulation, fausse reconnaissance et désorientation temporo-spatiale accompagnant une polynévrite des membres inférieurs. La *psychose de Korsakoff* est une atteinte grave de la mémoire de fixation liée à un trouble général de la conscience et même de la vigilance, perturbant le présent et empêchant de l'organiser en passé.

Le début de la psychose se traduit par une paramnésie, autrement dit une atteinte de la mémoire immédiate caractérisée par des fausses reconnaissances et l'illusion du *déjà vu* ou du *déjà vécu*. La paramnésie peut également se manifester lors d'états modifiés de la conscience (crépusculaire

20 M. Deric Bownds, *La Biologie de l'Esprit*, Dunod, Paris, 2001, p. 271.

ou hypnoïde). Le phénomène de *déjà vu* ou *déjà vécu*, tiendrait pour Henri Bergson à « un affaiblissement temporaire de l'attention générale à la vie²¹ ». Il peut se produire chez des sujets dits normaux mais il est particulièrement fréquent dans la psychasthénie et la schizophrénie.

SCHIZOPHRÉNIE

C'est une psychose grave chez l'adulte jeune, habituellement chronique, cliniquement caractérisée par des signes de dissociation mentale, de discordance affective et d'activité délirante incohérente, entraînant généralement une rupture de contact avec le monde extérieur et un repli autistique.

Bleuler va répartir les schizophrénies en quatre groupes :

- La forme paranoïde, essentiellement marquée par des productions délirantes, floues et incohérentes.
- La catatonie, à expression psychomotrice.
- L'hébéphrénie, où domine l'affaiblissement.
- La forme simple où n'existent que des signes fondamentaux évoluant sur un mode mineur.

Henry Ey, en France, définira la schizophrénie comme une psychose chronique caractérisée par une « transformation

21 Henri Bergson, *L'énergie spirituelle*, puf, coll. « Quadrige », 1996 [1919], p. 146.

profonde et progressive de la personne, qui cesse de construire son monde en relation avec autrui pour se perdre dans une pensée autistique ».

Il existe aujourd'hui un certain consensus quant à l'existence d'un trouble biochimique en particulier au niveau des neuromédiateurs synaptiques.

Les pré-schizophrènes présentent un déficit de l'attention et de l'affectivité (déjà rencontrés dans le syndrome de *Korsakoff*), liés aux troubles cognitifs et affectifs de la petite enfance.

Les états schizophréniques correspondent à une situation évolutive prenant sa source dans diverses circonstances stressantes et chez des enfants ayant présenté des difficultés affectives avec leur mère ainsi que des difficultés obstétricales.

Dans l'ensemble, les études conduisent à écarter l'origine purement héréditaire pour ne seulement conserver que la notion de prédisposition transmise génétiquement, terrain favorable à l'éclosion de la maladie.

Pour Minkowski, philosophe et médecin inspiré par Henri Bergson, il y a chez le malade une perte de contact vital avec la réalité et une altération de la *structure existentielle*, en particulier sur le plan temporel. Le temps devenant pour lui complètement figé. Il met également en avant la notion de *pénétration* proche de l'*intuition* bergsonienne.

L'absence d'interprétation de toute perception sensorielle, aussi bien dans le rêve, lors d'isolement sensoriel prolongé, dans les cas d'altération de la mémoire de fixation pour le syndrome de *Korsakoff* ou dans le cas présent de la

schizophrénie, semble amener le sujet vers un état de *distorsion temporelle* ou pire, d'aperception de la notion de temps. Cela n'est pas sans rappeler la notion de *durée pure* décrite par Bergson²².

D'après Minkowski toujours, la psychose naît d'une existence devenue « inauthentique ». L'autisme apparaît alors comme « projet de ne pas être soi-même » avec une « grave altération de la temporalisation existentielle ».

Sur le plan du langage et de l'écriture, certains patients parlent énormément, littéralement sans arrêt, sans pour autant vouloir communiquer quelque chose à leur entourage. D'autres à l'inverse ne parlent plus. On peut noter de la verbigération. L'incohérence du langage, distincte de l'incohérence de la pensée, peut cependant coïncider avec elle. Les néologismes de la schizophrénie sont célèbres, avec parfois une inventivité et une dimension poétique incontestables. De nouvelles expressions sont créées par condensation, télescopages de mots, paragrammatismes. Toutes ces particularités ne sont pas sans rappeler l'inventivité poétique suscitée par certains rêves hypnagogiques dont la puissance évocatrice est le plus souvent tout à fait singulière.

AUTISME

La physiologie n'apporte pas véritablement de réponse quant à la genèse de l'autisme ; quand certains plaident pour

22 Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, puf, coll. « Quadrige », Chapitre II, p. 57.

une origine organique et que d'autres penchent pour une origine psychologique. Il s'avérerait en fait que cette psychopathologie aurait des origines multifactorielles compte tenu du fait qu'il n'est pas possible de distinguer les facteurs organiques des facteurs psychologiques. Les uns et les autres étant en interaction permanente lors du développement psychologique de l'enfant.

Certaines études ont néanmoins permis de mettre en évidence certains facteurs biochimiques. L'anomalie la plus fréquemment observée étant l'élévation de la sérotonine sanguine et plaquettaire²³. Mais certains auteurs pensent que cette élévation est plus liée au retard du développement intellectuel qu'au processus psychotique lui-même.

Pour certains, une déficience affective dans la petite enfance pourrait très bien conditionner certains aspects du développement biochimique cérébral caractéristiques de la psychose. Il n'est cependant pas possible actuellement de dégager une explication biochimique spécifique applicable à l'autisme et aux psychoses précoces.

La description générique de l'autisme fait état d'un repliement du malade sur un monde intérieur par refus de contact avec le monde extérieur.

Description de Kanner :

- Dès la naissance, incapacité à établir des contacts affectifs avec l'environnement.

23 Études d'E.R. Ritvo, J.M. Launay et P. Ferrari.

- Indifférence vis à vis des objets.
- Besoin d'immuabilité.
- Besoin de stabilité de l'environnement matériel habituel accompagné de fréquentes vérifications.
- Stéréotypies gestuelles.
- Troubles du langage. (Qui pourraient s'expliquer dans leur manifestation comme faisant état d'une absence totale de toute sémantique). Écholalie.

Le langage serait pour l'autiste une symbolique dépourvue de tout contenu « expérimental ».

Description de Tustin :

1. Autisme primaire anormal.

- Pas de différenciation entre le corps du bébé et celui de la mère, ni de véritable délimitation de la surface corporelle.
- Fonctionnement mental s'organisant autour de sensations très primitives.

2. Autisme secondaire à carapace.

- Non plus distinction mais surévaluation de la différence entre le Moi et le Non-moi.
- Création d'une barrière autistique afin de protéger le Moi de l'extérieur. (Interdire l'accès au Non-moi terrifiant).

- Corps de l'enfant raide, insensible et fuyant le contact physique.
- Activité fantasmatique pauvre centrée autour de certains processus corporels. Acte de pensée inhibé.
- Hypersensibilité de l'enfant aux stimuli sensoriels.

3. Autisme Secondaire Régressif.

- Manifestations régressives avec retrait dans une vie fantasmatique assez riche centrée sur les sensations corporelles.
- Entremêlement et confusion entre l'enfant et sa mère. (Mécanisme de l'identification projective).
- Distorsions psychotiques précoces de la personnalité.
- Modification qualitative du sommeil avec importante diminution des mouvements oculaires rapides qui accompagnent l'activité du rêve.

CONFUSION MENTALE

La cause en est le plus souvent toxique : alcoolisme ; mais aussi due à l'usage de stupéfiants tels que le haschisch, la cocaïne, et aussi de nombreux médicaments (amphétamines, barbituriques, benzodiazépine, antidépresseurs et neuroleptiques). Enfin, elle est due à tous les psychotropes donnés en surdosages.

Les troubles métaboliques tels que hypoglycémie, hyponatrémie sont également facteurs de confusion mentale.

Les causes cérébrales sont également multiples. On peut citer l'épilepsie, les tumeurs et les infarctus cérébraux, les diverses hémorragies cérébro-méningées, etc.

Enfin, la cause en est parfois uniquement psychogène. C'est le cas de la confusion survenant par suite d'un traumatisme psychique violent déclenchant un état émotionnel intense sur une personnalité fragile et prédisposée.

La confusion mentale est un état psychique pathologique caractérisé par une obnubilation de la conscience, une désorientation spatiale et temporelle, un délire onirique hallucinatoire et une atteinte de la mémorisation entraînant généralement une amnésie lacunaire post-confusionnelle. L'obnubilation est en rapport avec un trouble de l'attention et de la vigilance entraînant une désorganisation importante des activités psychiques volitionnelles et de synthèse.

La désorientation spatio-temporelle est plus ou moins importante.

L'atteinte de la mémoire est une amnésie de fixation, un oubli à mesure des faits récents.

Quant au délire onirique, il s'imbrique à la confusion comme le rêve au sommeil. C'est un état confuso-onirique où d'une part les perceptions sensorielles normales sont émoussées et déformées, donnant des illusions greffées sur ces fausses sensations, et où d'autre part apparaissent des hallucinations surtout visuelles et parfois auditives, olfacto-gustatives et cénesthésiques.

Il est clair que ces analyses ne se prétendent en aucunes façons exhaustives. Elles sont d'ailleurs pour l'essentiel de leur contenu extraites de divers ouvrages généraux concernant les psychopathologies suscitées²⁴. Ces analyses n'ont ici qu'une valeur comparative dans la mesure où elles permettent de mettre en lumière différents points essentiels qui caractérisent certains troubles mentaux et que ces derniers ont en commun, aussi bien sur le plan physiologique que psychologique. Je ne pouvais raisonnablement pas en faire la comparaison sans en faire au préalable une description simplifiée autant pour le lecteur que pour moi-même.

Du point de vue physiologique, les facteurs pathogènes sont multiples et occasionnent en règle générale des troubles au niveau de la mémoire de fixation, du rappel de la mémoire à court terme, des émotions, de l'affectivité et de l'interprétation affective ou physiologique des messages sensoriels.

Ces troubles sont souvent le résultat d'une carence affective importante dans la petite enfance, de perturbations biochimiques, de déficits neuronaux ou de lésions dans les régions cérébrales concernées.

Ces différents facteurs pathogènes, quelle qu'en soit l'origine, ont les mêmes incidences comportementales sur les patients, susceptibles d'interagir très fortement les uns avec les autres.

24 Jacques Postel, *Dictionnaire de psychiatrie et de psychopathologie clinique*, Larousse, 1993. / Marc Louis Bourgeois, *Les schizophrénies*, puf, 1999 / Paul Chauchard, *Les messages de nos sens*, puf, 1965. / Paul Chauchard, *Le cerveau humain*, puf, 1980 [1958]. / Jean Delacour, *Biologie de la conscience*, puf, 1994.

Ces troubles du comportement sont les suivants :

- Troubles affectifs
- Repli narcissique
- Amnésie de fixation
- Troubles de l'attention et de la vigilance
- Désorientation temporelle et spatiale
- Troubles de la personnalité et de la conscience de soi
- Hallucinations pluri-sensorielles.

Il est à noter que la plupart de ces troubles ne sont pas sans rappeler certains traits inhérents à certaines formes de méditation, d'activité onirique ou d'isolement sensoriel prolongé.

Leur répartition pourrait se faire comme suit :

- Troubles affectifs	- Rêve
- Troubles du langage	- Rêve hypnagogique
- Troubles de l'attention et de la vigilance - Désorientation temporelle et spatiale - Troubles de la personnalité ; conscience de soi. - Hallucinations pluri-sensorielles	- Rêve - Isolement sensoriel - Méditation

Quelles soient générées par des facteurs aussi différents que des dérèglements biochimiques, des malformations cérébrales, des interruptions ou modifications de ces développements biochimiques ou physiologiques, des prises de produits psychotropes ; depuis l'alcool jusqu'à la mescaline (ayant pour incidence directe d'inhiber, d'interrompre, d'accentuer ou de détruire certains processus physiologiques ou biochimiques) ; ou enfin qu'elles soient d'origine exclusivement psychologique, les psychopathologies ou états de conscience modifiés ont tous comme dénominateur commun une altération de la conscience réfléchie dont les différents aspects font inmanquablement penser à ceux caractéristiques d'un état antérieur, autrement dit pré-réflexif.

Dans tous les cas, la seule distinction entre ces différents états de conscience tient dans leur aspect :

- Passager et anodin, pour les états de conscience modifiée par isolement sensoriel, au cours du sommeil ou d'une méditation.
- Réversible, pour des psychoses aux facteurs tels que des carences affectives ou des traumatismes susceptibles d'être comblés ou jugulés.
- Irréversible le plus souvent, pour les malformations physiologiques.

L'étude des psychoses révèle que le développement de l'écorce cérébrale est directement dépendant de la satisfaction d'une demande affective. Sous ce nouvel éclairage, l'affect

n'est plus conditionné par le développement cérébral, mais devient la condition même de celui-ci. Il a été constaté qu'une déficience affective dans la petite enfance entrave la croissance normale du cerveau et donc du psychisme. Il s'en suit une désaffection grandissante du monde par l'enfant. L'environnement, le monde ne se réalise pas ou se « déréalise » par « in expérimentation » affective. L'expérience se vide de sa sémantique ; les choses n'ont plus de signification car l'enfant ne dispose pas du moyen d'exprimer un patrimoine affectif (peut-être néanmoins présent), mais inapte à comprendre et à utiliser la syntaxe du quotidien.

Dès lors, si le déficit affectif génère la malformation - ou l'insuffisance de la matière cérébrale - caractéristique des schizophrénies ou des autismes, c'est bien la preuve qu'il existe un affect, ou une demande affective en amont de tout développement cortical, sinon antérieure à la complexification de l'organisme lui-même.

Si au contraire, on continue de penser que la malformation, l'insuffisance ou la détérioration d'une certaine matière cérébrale engendre la schizophrénie, il n'en demeure pas moins que ces atteintes du cortex n'en sont peut-être pas tant les causes directes, mais qu'elles contrarient partiellement ou totalement une demande affective originelle sans aucun doute pré-embryonnaire. Ce serait alors la preuve de l'existence d'un Noyau Affectif Primordial, point d'origine de toute forme de complexification.

Ainsi, le déficit affectif génère une malformation cérébrale « autorisant » la psychose qui n'est autre qu'un état de

conscience modifié. Comportement qualifié de « psychotique », mais qui n'est en réalité « anormal » que par comparaison à un mode de fonctionnement devenu normalisé parce que partagé par le plus grand nombre et que nos sociétés dites « modernes et évoluées » y ont fait correspondre leurs propres développements. Il n'y a pas dans l'absolu de fonctionnement cérébral normal, mais un fonctionnement majoritaire et consensuel, *adopté* et *adapté* depuis longtemps, irrémédiablement prédéterminé par *notre première vision du monde et de nous-mêmes* à laquelle nous avons sacrifié notre *premier désir* et notre *première perception*.

La psychose n'est que la révélation d'un psychisme sous-jacent et antérieur ; elle est le fruit d'une RÉGRESSION psychologique plutôt que d'une agression.

L'idée majeure qui se détache de tous ces recoupements est que la conscience réfléchie semble s'appuyer, sinon naître à partir de la mémoire affective de chacun. L'interprétation des sensations donnant lieu à une représentation affective et donc personnelle du monde déclinée sur trois modes essentiels et interdépendants : la matérialisation, la spatialisation et la temporalisation. Enfin, la mémoire assure du même coup la continuité de la matière, de l'espace et du temps. Elle assure la cohésion et la continuité des perceptions, et par là même de l'attention à la vie. Ainsi elle « maintient » la conscience dans le présent. Car il ne peut y avoir de conscience (individuelle) que s'il y a conscience de quelque chose.

Le cerveau serait à la vérité ce que le prisme est à la lumière blanche : il la décompose en différentes représentations

visibles. Le *visible* étant ici ce sur quoi la conscience - et plus en amont la volonté - peut agir et à partir de quoi elle peut se réifier, s'identifier et s'individualiser.

Enfin, l'ensemble des différentes analyses laisse entrevoir une certaine *parenté schizoïde* entre les états de conscience induits par les schizophrénies, l'autisme, l'activité onirique, la confusion mentale, l'isolement sensoriel ou la prise de substances psychotropes.

Toutes ces psychopathologies, depuis même la dépression et jusqu'aux schizophrénies, font état d'un désengagement plus ou moins profond de la volonté. La cohésion de la mémoire permet la synthèse d'une volonté de perception terminale au niveau de l'individu. Aussi, une altération totale ou partielle des fonctions cérébrales brise cette cohésion et de fait, paralyse dans les mêmes proportions l'exercice de la volonté. Celle qui, par le cerveau et sa complexité, trouve le moyen de se manifester.

Toutefois, l'annihilation de toute volonté ne signifie pas pour autant la disparition de toute conscience. Être conscient c'est être attentif avant de vouloir. L'ATTENTION n'est pas réductible à la TENSION de la volonté. Conscience est avant tout synonyme de PRÉSENCE. Depuis la simple ivresse jusqu'à la crise hallucinatoire ou même le coma profond, l'individu est toujours conscient de lui-même et de son état. Quand bien même pour autrui, les manifestations de cette conscience ne soient plus visibles ni même perceptibles, cela ne signifie pas pour autant que le sujet ne reste pas présent à lui-même, même

s'il peut, dans les cas les plus extrêmes, et après coup, ne plus conserver le souvenir de l'avoir été.

Le fou, en arrière de ses délires, de ses obsessions et de ses mensonges, sait qu'il délire, qu'il s'obsède lui-même, qu'il ment, et, pour finir il n'est pas fou, il pense l'être. Tout est donc pour le mieux et la folie n'est que mauvaise volonté.

Maurice Merleau-Ponty,
Phénoménologie de la perception.

La conscience réfléchie, notre individualité, notre personne apparaît de plus en plus comme un produit de synthèse, un *leurre* auquel nous nous accrochons désespérément justement parce que cette conscience nous fait, et que ce *nous*, ce *je*, légitimement et égoïstement, n'accepte que très difficilement l'idée de ne plus être. Mais ne plus être n'est peut-être pas tant synonyme de *n'être plus* mais plutôt *Être plus* au sens de davantage. Gardons toujours à l'esprit que NOUS NE SOMMES QUE PARCE QUE NOUS NOUS SOUVENONS D'AVOIR ÉTÉ. Agir en dehors du cercle de l'habitude - qui n'est autre que le rappel d'une mémoire acquise - c'est créer. Créer véritablement, inventer, c'est s'oublier ; oublier nos pré-conditionnements, notre déterminisme et laisser s'exprimer le hasard, l'imprévu, le non-manifesté. Tout comme pour percevoir l'émotion que nous rappelle toute œuvre, il nous faut relâcher l'attention que nous prêtons au présent ; de la même manière, pour ressentir toute émotion originelle, il nous faut relâcher notre attention à

la vie elle-même. C'est-à-dire non seulement au présent, mais également au passé qui n'est autre que la mémoire (affective) de nos perceptions. C'est là que se manifeste la vraie liberté. Elle illustre notre capacité à nous affranchir de toutes nos prédéterminations, de notre mémoire individuelle et collective : ÊTRE LIBRE C'EST S'OUBLIER !

5. DE L'AVENIR

*La Parole est le véhicule de notre mouvement vers la vérité,
Comme le corps est le véhicule de l'être au monde.*

Maurice Merleau-Ponty,
La prose du monde.

À partir de ce que nous connaissons, quelle suite pourrions-nous imaginer au déroulement de l'évolution, de la vie, de la complexité et de la conscience elle-même ? Quels sont les indices, les jalons laissés par la nature à même de nous guider ? Quels sont les *signes annonciateurs* des changements à venir ? L'observation de la complexité depuis toujours à l'œuvre au sein de la nature nous montre qu'il y a toujours un *prix* à payer, une *dette* à honorer en contrepartie des progrès accomplis. De la même manière que la lumière, le feu ou toute autre forme de réaction ne peuvent se faire sans la « combustion » d'une partie des éléments qu'ils nécessitent ; l'élaboration de complexités

chaque fois supérieures entraîne inéluctablement la « combustion » d'une partie non négligeable des éléments nécessaires à leur édification. Combien d'énergie dépensée, consumée pour la création d'un seul atome d'hélium ? De même, combien de rayonnements à jamais « entropisés » pour l'élaboration plus complexe d'un seul atome de carbone ? Combien d'énergie ainsi perdue, *dilapidée* et passée au travers des mailles de la causalité, ainsi offerte en sacrifice pour la complexité ? Combien de morts pour une seule vie ? Sur l'autel de l'évolution, tant d'existences *inconscientes* immolées pour une seule conscience réfléchie enfin arrivée à terme à la surface du monde !

La matière dite « inerte » est l'enveloppe « placentaire », la « chrysalide » de la matière « vivante ». Celle-ci s'en nourrit et s'élève à partir d'elle. Ainsi, toute la matière, au terme de l'évolution ne sera pas changée, mais seulement une partie infime qui, épanouie, éclore, se libérera définitivement de sa gangue matérielle. Ce sera alors la « fructification », la séparation du « bon grain » et de l'« ivraie » ; des « justes » et des « impies » ; des « élus » et des « réprouvés »...

Plus prosaïquement, et comme lors de la mise en orbite d'un satellite, la « fusée » *Évolution* devra laisser derrière elle, « consumés dans l'atmosphère », les différents étages qui auront contribué à la mise sur orbite d'un seul atome de conscience pure, mais à lui seul capable de créer un nouveau monde d'où la Conscience à travers les consciences émergera à nouveau après plusieurs milliards d'années.

Quelle suite logique pourrions-nous imaginer à l'évolution de la vie, de manière générale, et à celle de l'humanité en particulier ? Dans le même temps, quelles nouvelles étapes attendent la conscience dans son inéluctable approfondissement et/ou élargissement ? Pré-consciences, consciences préréflexives, consciences réfléchies... Et après ? Consciences communicantes et communiantes ? Après *Homo erectus*, *Homo habilis* et *Homo sapiens* ; *Homo universalis* ? Après la mise en communication des consciences individuelles émergentes et clairsemées sur toute la surface de la Terre, n'est-ce pas la mise en commun, la communion et l'union des consciences qui apparaît comme la prochaine étape ? De même qu'il y a quelques dizaines de milliers d'années, le langage, les langages ont permis l'échange entre les individus et de fait, la mise en commun du monde et de l'existence ; les nouvelles technologies dont Internet n'est qu'une première étape, ne permettront-elles pas l'union, et à terme, la fusion des esprits en une seule entité pensante, communicante et communiant ? Comme le dit Merleau-Ponty, la parole « [...] a transformé le congénère en homme. Elle a inauguré un nouveau monde²⁵. » « Les mots, dans l'art de la prose, transportent celui qui parle et celui qui les entend dans un univers commun, mais ils ne le font qu'en nous entraînant avec eux vers une signification nouvelle²⁶. »

25 Maurice Merleau-Ponty, *La prose du monde*, Gallimard, coll. « tel », 1997 [1969], p. 60.

26 *Ibid.*, p. 122.

L'évolution de l'esprit a toujours été liée au plus près à celle du langage et des moyens de communication. La première étape, l'émergence du discours au niveau individuel fut ce *langage intérieur*, cette Parole originelle qui a permis la réflexivité de la conscience. Par là-même, elle a également permis de découvrir l'autre comme un autre moi.

Mémoire, perception, interprétation, représentation et langage sont les différentes étapes qui ont participé à la progression de la conscience à travers la vie. Le phénomène conscient est toujours intimement lié à la perception et celle-ci est le premier visage de la communication, de l'échange et du langage avec l'autre que soi au sens le plus large : l'extérieur, l'objectivité. Comme le dit Merleau-Ponty, la mise en forme du monde commence dans la perception. La parole « [...] nous transforme en l'autre, et lui en nous, parce qu'elle abolit les limites du mien et du non-mien et fait cesser l'alternative de ce qui a sens pour moi et de ce qui est non-sens pour moi, de moi comme sujet et d'autrui comme objet²⁷. »

Toutefois, et depuis les premières manifestations de conscience et de la vie elle-même, toutes les formes de communication n'ont été que des tentatives de communication. Tout comme suivant la pensée grecque, *être* et *être Un* sont identiquement la même chose ; communiquer (dans l'Absolu) ne voudrait pas dire autre chose qu'intérioriser et s'intégrer l'*autre* de manière à ce qu'il ne fasse plus qu'un avec soi. Réciproquement, cela signifie aussi s'intégrer à l'autre, aux autres pour s'y fondre et s'y confondre. Toute communication,

27 *Ibid.*, p. 202.

dans son accomplissement, serait une COMMUNION et une ASSIMILATION des uns par les autres.

Le langage quel qu'il soit n'est qu'un moyen, un outil et un ersatz de communication dont nous devrions à terme pouvoir nous passer comme d'une prothèse. Toutes les formes de communication ne sont que des tentatives de remémoration. Ce ne sont que des moyens de réapprendre à communier – à être ensemble - et pour enfin s'unir et ne faire qu'un. Ils sont autant de volontés de reconquête d'*un langage des origines à l'origine des langages*. Tout langage est la tentative de manifestation d'une vérité qui cherche depuis toujours à percer à la « surface » du monde et au travers des signes, des sons prononcés et des mots articulés.

Nous ne pouvons qu'à peine imaginer ce que seront les outils de communication et les langages de demain. Mais ils ne seront toujours que des outils, et à travers eux, des tentatives de communication. La communication absolue signifierait être l'autre pour le comprendre aussi bien que l'on peut se comprendre soi-même. Mais être l'autre à ce point ; être soi-même l'autre rendrait ainsi caduque toute forme de communication. Communiquer c'est pousser la perception jusqu'aux limites même du monde et du cosmos. Communiquer c'est embrasser la totalité des êtres et des choses et par là même, multiplier ses propres dimensions par celles d'autrui et abattre les murs et les frontières de la matière, de la chair et de l'esprit.

*Parce-que je suis de la dimension de ce que je vois et
non de la dimension de ma propre taille.*

Fernando Pessoa,
*Le gardeur de troupeaux
et les autres poèmes d'Alberto Caeiro.*

Aussi, l'accroissement étourdissant des moyens de communication, en plus de multiplier de manière exponentielle la quantité et la rapidité de l'information de toute nature à travers le monde, accélérera dans les mêmes proportions l'échange et la communication quasi-instantanée des sensations, des sentiments, des états d'âme et des émotions dans leur vérité, leur authenticité et leur simplicité essentielle. Telle une prothèse, les technologies, à terme, nous permettront peut-être de recouvrer l'usage d'une unité essentielle et originelle dont nous aurions perdu jusqu'au souvenir même de son existence. Au terme d'une évolution organique, spirituelle et technologique, nous recouvririons enfin l'usage total d'une conscience unique, absolue et commune enfin parvenue à terme. Le monde alors, devenu coquille vide, chrysalide et peau morte, retournera à la masse évanescence d'une matière qui aura accompli jusqu'au bout son rôle de support, de matrice de la conscience. L'avènement du numérique et de la communication quasi-instantanée de milliards d'individus entre eux nous permettra de comprendre, non plus intellectuellement, mais psycho-physiquement que la souffrance de l'autre est aussi la nôtre et que haïr ou aimer autrui c'est se haïr ou

s'aimer soi-même. Grâce aux nouvelles technologies, notre perception du monde devient numérique. Tout comme les sens et la perception sont devenus au fil du temps le prolongement de soi dans et par le monde, le langage lui-même a apporté une nouvelle forme de perception et d'interprétation de la réalité. Enfin, la révolution numérique du langage qui a lieu depuis ces dernières décennies va à nouveau ajouter à l'homme un surcroît de perception et de conscience de l'autre, du monde et forcément, de soi-même. Tout comme le réseau neural de plus en plus complexe a suscité l'apparition de la conscience *via* le cerveau, le réseau numérique recouvrant comme une seconde peau l'ensemble de la biosphère, ne se métamorphoserait-il pas lui aussi en une forme d'entité supérieure ? Il serait ainsi la matrice d'une conscience universelle émergente, fruit de la convergence de toutes les consciences. Une matrice numérique qui, comme la matière en son temps, propulserait l'esprit vers des niveaux supérieurs, et pour enfin s'en détacher et le laisser voler de ses propres ailes.

Toutefois, rien n'est encore gagné car aujourd'hui, et grâce aux nouvelles technologies, nous communiquons certes plus, mais pas forcément mieux. Comme le disait Bergson, nous confondons toujours la quantité avec la qualité. Les moyens pour accentuer le flux d'informations sont certes extraordinaires en termes de capacité et de technologie ; mais ils n'influeront jamais sur la qualité de l'information qui y circule. Car celle-ci dépendra toujours de ce que l'homme est au fond de lui-même, nu et sans aucun artifice. Au contraire, et aujourd'hui déjà, les problèmes de communication demeurent

et sont parfois même amplifiés par les nouvelles technologies, à défaut d'être résolus.

Aussi, ce surcroît de conscience, cette accélération de l'évolution devra immanquablement s'accompagner d'un surcroît de vigilance car, comme le dit Teilhard, les plus hauts sommets surplombent également les plus profonds abîmes.

CONCLUSION

« Changer notre regard ! »

Comme je le disais en introduction, la période que nous commençons à peine à vivre aujourd'hui, en termes d'évolution, est une période charnière. L'avenir dorénavant dépendra inexorablement de la façon que nous aurons de réorienter nos priorités individuelles et collectives ; de les redéfinir. L'humanité est en train de devenir (*via* les nouvelles technologies) une entité vivante à part entière. Jusqu'alors, l'évolution partait des composants les plus simples, les plus élémentaires pour les mener progressivement, et à force de complexité, vers une conscience de plus en plus révélée. D'où que nous les prenions, et jusqu'à aujourd'hui, les volontés individuelles, même encore balbutiantes chez les premiers organismes complexes, ont toujours déterminé les « choix » et les orientations de l'évolution. Les changements ainsi opérés, les acquis ; les « progrès » ainsi accomplis retombaient ensuite

en cascade depuis le général vers le particulier ; depuis le collectif vers l'individuel.

Aujourd'hui, le *collectif* est devenu une *entité*, une « créature » pensante et agissante à part entière. La mémoire, la pensée, la culture et l'action sont devenues communes à l'espèce. L'accroissement exponentiel et donc de plus en plus rapide de la population mondiale ; la réduction inversement proportionnelle des ressources en matières premières et en énergie ; les disparités de plus en plus marquées entre riches et pauvres, (non seulement entre les citoyens d'une même nation, mais entre les nations elles-mêmes) vont progressivement nous obliger à infléchir de manière significative le cours de nos développements collectifs et individuels.

Les sciences sauront-elles combler tous nos désirs, toutes nos aspirations particulières et universelles sans pour autant continuer de menacer l'ensemble de la biosphère comme c'est toujours le cas aujourd'hui ? À quoi nous servirait une liberté individuelle exacerbée si l'individu devient rétroactivement, et par effet boomerang asservi à ce même besoin de liberté ?

Jusqu'à présent, les techniques et plus loin, les technologies, ont adapté, sculpté et transformé le monde à l'image de nos désirs. Aujourd'hui, ce sont les sciences elles-mêmes que nous devons impérativement réorienter et réadapter au monde dont nous sommes, que nous le voulions ou non, le prolongement organique, mais aussi « conscientique » et donc moral.

L'univers est ce que nous en percevons. Il ne dévoile que ce que nous y déposons par l'acte de percevoir. Nous l'inventons et le créons à l'image de ce que nous sommes. Aussi, c'est en

changeant au plus profond de nous, en acceptant de commencer seulement à renoncer à nos désirs les plus primitifs, ataviques, individuels et superficiels que nous commencerons seulement à infléchir quelque peu le cours des choses vers de nouvelles formes de développements à la fois durables et respectueux de la vie.

Nous sommes aujourd'hui la figure de proue du monde ; sa partie émergée, son prolongement conscient. Et notre responsabilité dépasse les limites mêmes de ce sur quoi nous pouvons agir.

Le développement accru des sciences et des connaissances durant le dernier siècle a, dans les mêmes proportions, accru les dangers qui pèsent sur le monde. La part de l'ombre est toujours proportionnelle à la dimension des progrès accomplis. De la même manière que l'antidote est extrait du poison, le progrès saura-t-il nous sauver de lui-même ? Sera-t-il assez rapide pour rattraper ses propres excès, ses propres dérives et leurs irrémédiables conséquences ? Saura-t-il supporter le poids de ses propres erreurs et renverser *in-extremis* la part du néant tapie derrière chacune de nos actions ?

Cependant et considérant le passé, les changements apportés par les techniques d'abord et les technologies ensuite, n'ont jamais profondément changé ou fait évoluer l'esprit humain en terme de sagesse ou de véritable connaissance. Nos peurs, nos désirs, nos penchants, nos déviances ont, au fil des découvertes, trouvé à chaque fois des outils qui prolongeaient nos instincts et de fait, en décuplait les effets et leurs conséquences, mais sans jamais nous apprendre l'essentiel. La

connaissance et la sagesse n'ont jamais cessé d'être *ici et maintenant*, indépendamment de l'évolution de l'esprit humain ou de quelque progrès technologique que ce soit. L'intuition, le respect, la capacité à s'émerveiller et à aimer sont autant de valeurs fondamentales qui n'ont jamais eu besoin d'aucun progrès matériel pour être depuis toujours et à jamais les fondements véritables d'une civilisation digne de ce nom.

À une époque où les nanotechnologies et où l'intelligence artificielle se développent de manière exponentielle, comment imaginer que l'intuition et l'affectif puissent un jour se développer chez la machine dans la mesure où celle-ci devra faire acte de renoncement ? Comment une machine, aussi « intelligente » soit-elle, pourra-t-elle un jour s'émouvoir d'un coucher de soleil ou d'un concerto de Mozart ? Cela impliquerait de sa part la négation du déterminisme qui en est la clé de voûte, la raison d'être, l'essence. Comment l'intelligence artificielle pourra-t-elle s'opposer à elle-même vu que ce renoncement, même s'il n'est pas absolu, sera tout de même synonyme de mort ? Concept qui ne sera nulle part inscrit dans le programme informatique. Comment une machine, aussi sophistiquée soit-elle, pourra-t-elle renoncer à être, alors que son programme lui dictera exactement le contraire ? Ce serait pour elle contre nature. Ce serait s'opposer à sa propre mémoire, donc à elle-même. L'intelligence artificielle sera-t-elle un jour apte à relever ce défi ?

Qui plus est, en admettant qu'elle puisse un jour faire acte de renoncement, il n'est pas dit qu'elle puisse pour autant faire acte de création véritable, d'invention. Car il n'y a pas de lien,

de continuité entre ce qu'est la machine, son éventuelle conscience à venir, et ce dont elle est faite. Il y a rupture entre les *constituants* et le *constitué*. Ce qui, de fait, interdit la présence de tout substrat affectif. Et ce, tandis que la conscience organique est ce dont elle est faite. Toute conscience individuelle exprime la « fusion » des éléments constitutifs de l'organisme qu'elle prolonge. Tout homme est le représentant, la synthèse, la synergie des cent mille milliards de cellules qui le composent et le décomposent à chaque instant. Il est l'extension à tout un organisme d'une conscience et d'une mémoire intrinsèquement présentes au cœur même du plus élémentaire de ses constituants. Il est donc la manifestation d'un chaos et d'une volonté originels.

Toutefois, si la possibilité de développement d'une conscience et d'une volonté informatiques n'est plus exclue aujourd'hui, celles-ci seraient sans doute les égales de leur concepteur du point de vue analytique, mais pour toujours privées d'intuition. Tout dépendra du programme originel que l'homme aura déposé au fond de la mémoire informatique. Il y a cependant de fortes probabilités pour que l'informaticien ne prenne pas en compte la part intuitive inhérente à tout organisme biologique – comment le pourrait-il d'ailleurs ? – et qu'il ne transmette à l'ordinateur que le seul désir de vivre qui n'en est que la chrysalide. Il n'y injectera que la part de déterminisme qui est en lui, en l'homme, et qui nourrira une intention dépourvue de toute intuition. Une volonté prédéterminée par l'homme et qui sera nécessairement au service de ce seul désir impérieux de vivre et d'être. Une

volonté toujours plus intense mais sans qu'aucune intuition ne vienne jamais la remettre en cause dans ses ambitions et ses certitudes.

Et pourtant, comme nous y encourageait Bergson il y aura bientôt un siècle, c'est notre capacité à écouter notre intuition, à être à nouveau attentifs aux signes qu'elle tente de nous faire parvenir au milieu de la cacophonie ambiante, qui nous aidera à faire face aux choix qui s'imposeront à nous tôt ou tard. La diversité, la complexité et leurs prolongements à travers la nature, la vie et l'homme sont le langage du monde. Ils sont autant de signes que nous envoie l'univers. Et ces signes cachent un sens, que seuls le dépouillement, le renoncement et l'humilité pourront nous aider à décrypter grâce à l'écoute attentive de l'inspiration, de l'intuition qui est la Parole, la part des origines. Un message éternellement inscrit en nous comme un génome. Il nous faut apprendre à nous détourner ne serait-ce qu'un instant du monde pour percevoir cette infime lumière qui continue de briller en nous, sous l'immense accumulation de nos désirs, de nos peurs, de nos personnalités et de nos égoïsmes. Cette lueur, rien ne pourra jamais l'éteindre. C'est seul notre désir de la percevoir à nouveau un jour qu'il faut entretenir et maintenir allumé. Car si ce *désir des origines* venait un jour à disparaître, alors nous nous couperions à jamais du seul lien, du seul fil d'Ariane susceptible de nous ramener à la claire lumière du *Premier Jour de la Création*.

Quand nous regardons vers le passé, nous nous apercevons que les différents bonds successifs de l'évolution ont toujours été ceux d'un rameau indépendant du reste de l'arbre évolutif

du moment. Que ce soit au niveau des organismes pluricellulaires, des mammifères, des primates ou des hominidés, l'évolution est toujours repartie, a toujours bifurquée à partir d'un seul bourgeon, en laissant inmanquablement les autres espèces stagner, régresser ou mourir sur le « bas-côté » pendant que les « élus » emmenaient avec eux la mémoire de tout un passé évolutif pour la relancer vers de nouvelles formes de complexité. Comme je le disais déjà en introduction, les acquis d'une espèce ont toujours été, inconsciemment, préservés par une minorité « choisie » par le hasard pour en faire son levier et relancer ainsi le délicat mécanisme de l'évolution. Ces minorités se démarquaient le plus souvent par un mode de reproduction (la reproduction sexuée), un comportement (l'utilisation d'outil ou la bipédie), un mode de vie (la sédentarisation) différents de ceux de la majorité, donc de la « norme » du moment. Quelle pourrait être aujourd'hui cette minorité ? Au creux de quelle *niche* sociale, culturelle ou technologique se cache-t-elle ? Ce rameau à venir est-il déjà porteur d'une nouvelle science, d'un nouveau potentiel technologique, physiologique, cérébral ou spirituel dont il ignore peut-être encore l'existence et encore plus la portée sur le cours de l'évolution ? Est-il seulement déjà présent à la surface du monde ? Qui est l'homme du futur ?

Notre individualité n'est que cette surface de contact entre la création et elle-même ; entre l'univers et nous. Et c'est justement cette *rencontre*, cette « co-incidence » qui introduit toute la représentation. Tout comme la rencontre des deux extrémités d'une droite boucle le cercle et le réalise. L'univers

a pris conscience d'être quand la pensée humaine est devenue réflexive.

Toutefois, et si comme je me suis attaché à le démontrer tout au long de ces pages, la conscience est une constante universelle au même titre que la gravitation ou la vitesse de la lumière, alors elle est une seule et même entité originelle et inchangée. Ainsi, comme le dit Teilhard de Chardin, *je suis : Moi + la multitude* des choses et des êtres. Aussi, en renonçant personnellement au monde, à moi-même dans le monde en tant qu'individu et conscience individuelle, je quitte la surface apparente de l'univers et des choses qui le composent pour me rejoindre moi-même et autrui, cet autre moi-même, tout au fond, au cœur des choses, à leur point d'origine. Cet autre moi-même présent dans les autres, répliques de moi-même, dont je suis la réplique.

Toutes les réponses sont ici, en nous, car nous sommes, en tant qu'êtres conscients, l'héritage et la mémoire de toute la création. Mais pour que nous puissions découvrir ces réponses il nous faut momentanément accepter de nous dépouiller de tout ce que nos désirs individuels ont accumulés comme autant de limon à la surface des eaux. Oublier qui nous sommes ! Oublier nos désirs, nos peurs et nos volontés ! Oublier nos certitudes comme autant de servitudes. Relâcher notre attention à la vie elle-même et accepter d'être momentanément la proie de cette vérité qui brûle au fond de nous et qui attend de pouvoir, ne serait-ce qu'un instant, se saisir de notre conscience pour l'enflammer et répandre sa lumière.

Ainsi, en m'oubliant je me libère de moi. Ce moi qui me retient au monde comme je suis retenu dans mon rêve parce qu'il est la seule chose dont je puisse être conscient au moment où je rêve. Le monde n'est qu'une histoire sans cesse recommencée, sans cesse renouvelée et racontée par la conscience à elle-même. L'évolution n'est que mouvements de surface, frissonnements, agitations sans nombre et enfin illusion. À nous seulement de savoir si oui ou non nous voulons participer en toute conscience à la continuation de la vie et faire en sorte que la création qui a lieu depuis toujours se fasse un peu moins dans la douleur et un peu plus dans l'émerveillement et le respect de soi, des autres, de la nature et du cosmos.

Quoi qu'il puisse advenir, l'évolution ne sera jamais qu'un éternel recommencement, car tant qu'il y aura de la conscience, il y aura conscience de quelque chose. La fin d'un monde précédera toujours la création d'un autre. Les cycles succéderont toujours aux cycles parce que la conscience est ainsi faite qu'elle ne peut être conscience de rien. L'Homme est plus grand que l'homme, et le Monde plus grand que le monde.

Néanmoins tout est là, présent autour de nous, depuis toujours et à jamais, ici et maintenant. Aussi, et comme ça l'a toujours été au cours de l'évolution, c'est toujours individuellement que nous pouvons rompre le charme et échapper au rêve qui nous obsède. La clé est en nous. Il nous suffit pour cela d'inverser notre vision des choses et accepter de regarder au plus profond de nous, de notre conscience, pour découvrir que l'envers du monde est au cœur de l'humain.

TABLE DES MATIÈRES

DU MÊME AUTEUR.....	4
INTRODUCTION.....	9
1. DE LA MATIÈRE.....	15
Le hasard est la nécessité.....	19
2. DU TEMPS.....	29
Du temps de la conscience	
à la conscience du temps.....	32
De la théorie de la relativité	
à la relativité de la théorie.....	37
Ici et maintenant.....	47
Conscience de Planck.....	55
3. DE LA CONSCIENCE.....	59
De l'entropie à l'anthropie.....	66
Causalité occasionnelle.....	73
Conscience et complexité.....	76
Conscience et mémoire.....	82

4. DES ÉTATS MODIFIÉS DE CONSCIENCE.....	89
Syndrome de Korsakoff.....	99
Schizophrénie.....	100
Autisme.....	102
Confusion mentale.....	105
5. DE L'AVENIR.....	115
CONCLUSION.....	123

Photo de couverture : *Finding the ashes of the first stars*

[artist's impression] Photo NASA/ESA.

<http://www.spacetelescope.org/>

Composition couverture : Sébastien Junca

L'Envers DU MONDE

Sébastien JUNCA

Entre toi et moi il n'y a rien et il n'y a personne. Il n'y a même pas cet *entre* qui sous entend un quelconque espace vide qu'il faudrait combler. Nous ne sommes pas séparés les uns des autres si ce n'est par la conscience qui isole, différencie et individualise. Ce n'est pas le monde qui nous supporte et sur lequel nos pieds reposent. C'est nous qui supportons le monde, d'un bout à l'autre de ses dimensions temporelles et spatiales. Car au plus loin que nous puissions percevoir ou même imaginer, il est le prolongement de nous-mêmes, du plus profond de nous jusqu'au bout de lui-même, en passant par l'image que je me fais de toi, de ta voix et de ta chair.

Autodidacte épris de philosophie, Sébastien JUNCA est l'auteur de neuf ouvrages dont AU CŒUR DE LA CRISE (2014) paru chez Demopolis et préfacé par Gérard MORDILLAT.

